

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

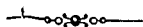
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE CANADIENNE.

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.



TOME QUATRIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas

ST. AUGUSTIN.



MONTREAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
N^{os} 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent.

1867.

REVUE CANADIENNE

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economie sociale, Sciences,
Esthétique, Apologétique Chrétienne, Religion.

LA LOI DU TRAVAIL.¹

MESSIEURS,

Vous connaissez le but de ces séances hebdomadaires de l'*Union Catholique*, et mon désir ardent de les rendre utiles à tous ses membres. Plusieurs d'entre vous pourront faire des lectures qui seront pour eux-mêmes un exercice, et pour les autres un enseignement. C'est par ces essais que l'on prélude et que l'on se prépare à la vie publique.

Le champ qui s'ouvre devant vous, Messieurs, est pour ainsi dire sans limites : la religion et la polémique, la philosophie et l'histoire, la littérature et l'éloquence, la législation et le droit, la médecine et l'hygiène, l'architecture et la peinture, les progrès de l'industrie et les développements du commerce : tous les arts, toutes les sciences vous ouvrent leurs trésors !

Chacun a, sans doute, une carrière qu'il doit mieux connaître :

¹ Lecture faite à l'ouverture des séances hebdomadaires de l'Union Catholique, Septembre 1866.

mais aucune question générale dans les arts et dans les sciences ne doit être étrangère à l'homme qui prétend à une complète éducation.

Or, Messieurs, il est une vertu sans laquelle nous ne ferons jamais rien d'utile dans les sciences, ni dans les arts libéraux, ni dans le commerce, ni dans l'industrie : c'est l'amour du travail. Un célèbre moraliste de l'antiquité païenne, poète et philosophe en même temps, annonçait à la jeunesse de son époque ce principe que sans le travail et un grand travail, on ne fait rien, on n'arrive à rien : *Nil sine magno Vita labore dedit mortalibus*.

C'est l'arrêt porté par le Souverain Juge au jour de notre chute : *In sudore vultus tui verseris pane* : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.

Que je voudrais, Messieurs, graver profondément cette loi dans vos cœurs ; vous inspirer à tous, non-seulement l'amour, mais la passion du travail ! Le travail est une peine, mais il est en même temps une réparation et le principe de toute vertu et de tout bien. S'il a ses sacrifices, il a ses jouissances ; nul effort ici-bas ne reste sans récompense.

Je n'ai qu'un but, c'est de vous montrer d'abord la grande loi du travail gravée dans toute la nature, dans votre intelligence et dans votre cœur.

Nous rechercherons ensuite la raison de cette loi, de cette nécessité du travail.

Cette question touche à tout ici-bas : les doctrines qui, dans ces derniers temps, ont le plus agité le monde, l'organisation du travail, le phalanstère fouriériste, le communisme, le socialisme, toutes ces doctrines sortent d'une même source, de l'ignorance ou d'une connaissance incomplète de la grande loi du travail.

Tâchons donc de bien saisir cette loi et surtout d'accepter généreusement le devoir qu'elle nous impose. On a dit avec raison que le travail et la science sont désormais les maîtres du monde.

I

La grande loi du travail est gravée dans toute la nature visible, dans votre intelligence, dans votre cœur, dans toutes vos facultés.

La loi qui nous condamne à manger notre pain à la sueur de notre front n'est pas seulement écrite en tête de la législation divine : elle est gravée dans toute la nature, et afin que nous ne puissions nous y soustraire, Dieu nous y enchaîne par nos besoins :

besoins de la vie physique, besoins de la vie intellectuelle et morale.

La vie physique a trois sortes de besoins qui nous soumettent de gré ou de force à la loi du travail : car il faut travailler pour se nourrir, travailler pour se vêtir, travailler pour se loger.

Dans chacun de ces besoins physiques, il y a trois degrés qui se subdivisent à l'infini : le nécessaire, indispensable à la vie ; l'utile, qui rend la vie moins pénible ; l'abondance, le confort, le luxe, qui apporte avec lui les jouissances de la vie sensible. Or, afin d'empêcher l'homme de tomber dans l'abîme du sensualisme ou dans l'orgueil du luxe, Dieu a porté une loi : c'est que le travail est toujours proportionnel à la jouissance.

A combien de travaux, à combien de sueurs n'est pas condamné l'homme pour se donner la nourriture nécessaire à la vie ! La terre qui produit d'elle-même les arbres stériles, les plantes inutiles ou mauvaises, semble avoir reçu l'ordre de ne donner à l'homme les plantes utiles que dans la proportion de son travail. Si vous voulez vous contenter d'une nourriture frugale et grossière, elle vous l'accorde sans trop de peine. Mais prétendez-vous vous donner une nourriture plus succulente, manger le pain du pur froment, boire le sang de la vigne ? la loi du travail devient plus sévère : il faut que le soc de la charrue retourne et remue la terre ; que du matin au soir, du premier au dernier jour de l'année, vous soyez occupé à la cultiver de vos mains, à l'arroser de vos sueurs, à l'élever, à la perfectionner, à la féconder par le contact assidu de votre travail et de votre intelligence.

Allez-vous au delà du nécessaire, de l'utile ? cherchez-vous les agréments et le confort de la vie ? voulez-vous que des mets plus exquis viennent charger et orner votre table ? que des fleurs variées étalent à vos regards leurs brillantes couleurs, vous embaument de leurs délicieux parfums ? la terre vous l'accorde aussi, mais à la condition d'un travail plus multiplié.

Les fruits exquis réclament des soins et une protection de tous les jours.

Les fleurs sont plus exigeantes encore : elles ne se confient à la vie qu'autant qu'elles sentent l'homme à leur côté pour les réchauffer de son souffle, les environner d'une sollicitude pour ainsi dire paternelle. Frêles et délicates, elles ne s'élèvent qu'appuyées sur son bras : il faut qu'il les protège contre les ardeurs du soleil, les rigueurs de la saison ou la violence de l'orage ; qu'il leur distribue journellement l'air, l'eau et la chaleur avec poids et mesure, selon leurs besoins.

Il est sans doute des terres plus naturellement fécondes, et des

terres plus ingrates ; mais toutes les terres deviennent fécondes par le travail et l'industrie de l'homme.

Des climats plus doux semblent demander moins de travail : et c'est là une loi providentielle : l'homme du midi ne pourrait, sous un soleil brûlant, supporter les longs travaux de l'homme du nord. Mais ce travail plus modéré fait couler à peu près la même quantité de sueurs. Partout se vérifie la loi du Maître : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front.

Que de peines nous impose aussi la nécessité de nous vêtir et de nous loger ! Que de mains sont occupées à préparer ces tissus qui nous couvrent, à élever ces habitations qui nous abritent !

Mais si vous cherchez le luxe de la parure et de l'ameublement, la nature met ses dons à plus haut prix. Elle produit naturellement les bois et les marbres précieux ; mais que de peine, que de sueurs pour les tirer de la forêt et de la carrière, pour leur donner cette forme, ce lustre qui en fait l'ornement de nos salons ! Elle produit de son sein l'argent et l'or, les pierres précieuses et les diamants ; mais que de travaux, que de dangers pour arracher ces richesses du fond des abîmes, pour en composer d'étrincelantes parures ou des chefs-d'œuvre de l'art !

Les animaux ont été créés pour le service de l'homme : les uns sont chargés de vous nourrir de leur lait et de leur chair, les autres de vous revêtir de leurs riches et molles toisons ; ceux-ci veillent à votre porte pour vous défendre ; ceux-là partagent vos travaux, vous aident à cultiver la terre, ou vous emportent dans des chars rapides pour multiplier vos rapports de société. Cet insecte a reçu l'ordre de vous distiller un miel plein de douceur, cet autre de vous filer la soie qui fait l'ornement de votre personne et de vos salons.

Mais tous ces êtres animés ne servent l'homme qu'à la condition que l'homme les serve à son tour ! Leur lait n'est abondant, leur chair succulente, leurs toisons riches, leurs services rapides, que dans la proportion des soins et du bien-être que vous leur donnez.

Avez-vous jamais pensé à ce qu'a coûté de travail le festin somptueux que l'on donne à ses amis, le luxe de toilette ou de parure qui resplendit sur une personne du monde, l'ameublement du riche ? Ah ! si l'on savait tout ce qu'il a fallu de soins, de sueurs et de dangers pour prélever sur les forêts, sur les fleuves, sur les mers, sur tous les climats du globe, ces tributs riches et variés, pour donner à ces fêtes cette éblouissante splendeur, on n'oserait s'en permettre l'usage ! Telle est donc la loi gravée dans toute la nature, elle ne se féconde que par le travail ; l'homme ne la soumet à son

empire, ne la fait servir à ses besoins ou à ses jouissances, que dans la proportion de son travail.

Mais l'homme n'est pas seulement un être matériel, organisé pour produire et consommer ; c'est surtout un être intelligent, qui doit développer en lui la vie intellectuelle et morale. Or, ici, la loi du travail est-elle moins pressante et moins sévère ? Est-ce seulement la terre qui est condamnée à ne produire que des ronces et des épines ? L'âme humaine n'est-elle pas un sol plus stérile encore et qui porte plus visiblement les traces de la première malédiction ? Ces landes de l'intelligence n'ont-elles pas, aussi bien que celles de la terre, leur nature barbare ou sauvage ? Pour les féconder ne faut-il pas aussi creuser dans ce sol de profonds sillons, jeter bien avant les semences de la vérité, les éléments de la science ? Et à mesure que vous avancez dans cette culture de l'intelligence, ne voyez-vous pas s'ouvrir devant vous des régions encore incultes qui appellent de nouveaux défrichements ?

Oh ! rappelez-vous, de grâce, les travaux de votre première éducation ! Que d'efforts pour enfanter en vous l'homme intellectuel, pour développer progressivement vos facultés ! que d'ennuis pour meubler et consolider votre mémoire, pour y conserver et y féconder les germes des connaissances humaines ! au prix de quels sacrifices et de combien de larmes avez-vous appris les principes des lettres, des arts et des sciences !

Et lorsqu'après dix ans d'études fatigantes et souvent arides, vous secouez enfin la poussière des écoles, secouez-vous en même temps la dure loi du travail ? Mais n'est-ce pas le travail et un travail qui grandit avec vous, qui vous attend à l'entrée de la carrière que vous assigne votre choix ou votre vocation ? Et malheur au jeune homme qui prétendrait y trouver le repos avec la liberté ! Une triste expérience est là pour montrer l'abîme où mène l'oisiveté et la dissipation ! Jetez plutôt un regard sur toutes les carrières qui s'ouvrent à l'ambition du jeune homme. Ne sont-ce pas autant d'arènes où tous les prétendants rivalisent d'efforts pour se faire une position, pour arriver au succès, ou pour remplir leur sainte mission ? Prenez les postes les plus élevés de chaque hiérarchie !

N'est-il pas soumis à la dure loi du travail, l'homme d'état qui porte dans sa pensée les destinées d'un grand peuple, et le magistrat qui administre une cité ou une province au milieu des critiques, des passions et des soucis qui lui laissent à peine le temps de respirer un quart d'heure avec sa famille ? Le palais n'est pas toujours l'asile du repos : si, pendant que l'ouvrier travaille, ces hommes se livrent aux plaisirs de la société, combien de fois aussi, tandis que

Ouvrier repose paisible, ils veillent dans la solitude de leurs conseils, l'esprit et le cœur agités par toutes les préoccupations des graves intérêts qui pèsent sur leur tête !

N'est-il pas soumis à la dure nécessité du travail, l'homme de loi et l'homme de guerre, chargés l'un et l'autre d'assurer la paix, l'ordre public sous l'empire de la justice ? A combien de veilles est condamné celui qui répond de la sûreté de l'Etat et celui qui a pour mission de défendre l'innocence, de redresser tous les torts, de sauvegarder tous les droits ? C'est en croisant jour et nuit sur nos têtes l'épée et le glaive de la justice, que ces hommes protègent tous les intérêts, assurent l'ordre, la sécurité nécessaires au travail des champs et au mouvement de l'industrie.

N'est-il pas soumis à la dure loi du travail, l'homme qui se dévoue au soulagement de toutes les infirmités humaines ? Le docteur-médecin se doit à tous ; au milieu des épidémies et des fléaux qui font fuir les habitants d'une cité, le devoir le retient sur la brèche ; au péril de sa vie, il doit voler au secours de quiconque réclame le secours de son expérience ; et, après avoir donné des jours et souvent même des nuits à ses malades, il faut qu'il trouve encore le temps d'étudier cette science de guérir qui est aussi variée que les infirmités humaines.

N'est-il pas soumis à la dure loi du travail, l'homme de Dieu et des âmes, le Prêtre, qui, plus qu'aucun autre, est au service de tous, doit une réponse à toutes les difficultés, une consolation à toutes les souffrances, un secours à toutes les misères, une bonne parole à toutes les exigences ; le Prêtre, à qui on demande, dès la jeunesse, une science déjà blanchie dans l'étude, assez sûre, assez étendue pour se donner à toutes les intelligences suspendues à ses lèvres ?

Certes, nous pourrions dire tout ce qu'il faut de travail de la pensée pour faire fleurir la vérité dans nos âmes et dans celles de nos frères ; nous aurions le droit de parler de journées plus matinales, plus longues, plus laborieuses que celles de l'artisan. Et croyez-le bien, Messieurs, les sueurs de l'intelligence sont plus amères et plus brûlantes que les sueurs du corps !

Lorsque le travail de l'intelligence s'unit au travail des bras, il devient plus fécond, il donne naissance à l'industrie et au commerce.

L'industrie, Messieurs, est toujours une conquête de l'esprit sur la matière : c'est une espèce de rédemption pour la classe ouvrière ; car elle remplace par des moteurs physiques les bras de l'homme. N'est-ce pas l'industrie qui, suppléant par le feu, l'eau et la vapeur des millions de bras, prépare ces fils, ces tissus légers, ces riches

étoffes, ces brillantes tentures, toutes ces merveilles qui jettent tant d'éclat sur les sociétés modernes ? N'est-ce pas l'industrie qui abaisse les montagnes, comble les vallées, étend sur la surface du globe ces réseaux de lignes de fer sur lesquels les peuples glissent, volent à la rencontre l'un de l'autre ? La religion applaudit à tous ces progrès, et un jour la charité de Jésus-Christ s'emparera de l'industrie pour soulager bien des misères et diminuer la tâche de ses enfants : déjà le zèle apostolique profite de ces avantages, pour jeter aux quatre vents du ciel sa parole et sa vérité, pour réunir et fondre tous les peuples des extrémités de l'orient et de l'occident dans la grande famille des Enfants de Dieu !

Ce que condamne la religion, c'est l'égoïsme qui ne voit dans l'industrie qu'un gain et dans les hommes que des rouages à exploiter. Mais pour l'industrie généreuse qui donne du travail, du pain et de la foi à ceux qui en manquent, elle les bénit, et déjà nous voyons de nombreux chefs d'industrie donner ces joies à l'Eglise.

L'industrie enrichit ordinairement l'homme intelligent et laborieux qui sait la diriger ; elle assure à lui et à sa famille une fortune indépendante, et un certain droit au repos. Mais remarquez que ce repos doit être mérité par le travail : et là, d'ailleurs, de nouveaux devoirs le saisissent. La direction d'une grande fortune, le soin de la faire valoir pour le bien de la famille et de la société inspirent d'autres devoirs. Si les enfants de ces hommes forts qui ont su conquérir la fortune, prétendent jouir de cette vie dorée dans l'oisiveté, la dissipation et les plaisirs, qu'ils sachent qu'une vie de plaisir ne mène qu'à la ruine et au déshonneur ! Chaque âge, chaque rang a ses devoirs, sa mission. Il en est de l'âme comme de la terre : tout tend ici-bas à descendre, à se corrompre ; sans le travail, les plantes et les animaux dégènerent, et la terre retourne à la stérilité de l'état sauvage. Comme la nature sensible, l'âme a sa décadence : la mémoire s'affaiblit, l'imagination perd sa fraîcheur, les connaissances s'effacent. Mais les facultés qui vieillissent vite dans l'inaction se rajeunissent dans l'étude. Comme la terre, l'intelligence retrouve dans le travail une fécondité toujours nouvelle, et une perpétuelle jeunesse. Le travail est le moteur qui donne le mouvement à ce cercle mystérieux de la vie, à la surface du globe. Il saisit l'homme à sa naissance, monte avec lui les degrés de la vie, le suit dans toutes ses positions, se proportionne à ses forces et à ses besoins, et ne lâche prise que lorsque, usée à la tâche, étendue sur son lit de douleur, sa victime brise ses derniers liens et trouve dans une vie meilleure, liberté et repos !

Aussi toujours l'oisiveté est un grand crime : un crime de lèse-

humanité ; car si, pour se donner le luxe et la jouissance, le riche ne travaille pas, il faut que d'autres travaillent et suent pour lui : toujours une certaine somme de peine et de sueurs doit mériter les jouissances qu'il s'accorde ; ces peines doivent être subies, ces sueurs doivent tomber de quelque front, et en déclinant le travail, l'oisif le fait tomber sur ceux qui n'en goûtent pas les fruits ; un crime qui est la source de tous les vices ; l'homme qui ne sert pas la société par son travail, la corrompt par ses exemples, la déshonore par ses vices, l'écrase sous le poids de ses passions.

Si, comme Platon, je composais, à mon aise, une société modèle, je n'en exclurais pas, comme ce philosophe, les poètes, parce que les sentiments nobles et noblement exprimés par la poésie sont utiles à la société ; mais j'en bannirais les oisifs, comme un fardeau qui ne doit pas charger la terre d'un poids inutile. L'homme n'a pas été jeté dans la vie sans un but providentiel ; tous, nous occupons une place, nous tenons un rang dans la société, nous en devons remplir les devoirs. Le travail est partout.

Malheur donc au serviteur inutile qui enfouit le talent qu'il a reçu de la Providence ! Il sera traité comme le serviteur infidèle.

Ce langage est peut-être bien austère. Mais, messieurs, ne craignez rien. Le travail est la source de toutes les jouissances les plus pures.

II

Le travail est donc le partage de tous les enfants des hommes ; la loi qui l'impose est une loi universelle : elle nous y tient tous attachés ; elle la rive à nos pieds, à nos bras, comme le boulet et la chaîne du forçat. Nul ne peut s'y soustraire.

Mais pourquoi ce travail si dur pèse-t-il sur tous les enfants des hommes ? Pourquoi Dieu a-t-il condamné sa créature à tant de larmes ? Ne pouvait-il diminuer nos besoins, ou rendre la terre plus naturellement féconde ? Oui, sans doute, Dieu le pouvait, et il l'avait fait dans l'origine. Mais l'homme a troublé l'ordre primitif, et provoqué un ordre nouveau. A la loi d'amour qui seule régnait au commencement, il a substitué la loi de justice, que Dieu dans sa bonté a tempérée par sa miséricorde ; il a porté la loi du travail comme la loi de la douleur, et cette loi du travail est à la fois une loi de justice et une loi d'amour et de miséricorde. C'est sous ce double point de vue qu'il la faut considérer.

Et d'abord, la loi du travail est une loi de justice, c'est une peine et une expiation. Tous les enseignements de la tradition, de l'Écriture, de la raison sont ici d'accord avec l'enseignement catholique.

Écoutez la grande voix de la tradition ! Dans tous les siècles, chez tous les peuples, la tradition nous parle d'un âge d'innocence qui était aussi un âge d'or, un âge de bonheur. Là, nous dit-elle, l'été n'avait pas de feux dévorants, l'hiver point de frimats ; la terre n'attendait pas pour se féconder que la charrue eût déchiré son sein, que l'homme l'eût arrosée de ses sueurs. Vierge encore, toujours parée de ses richesses, elle offrait d'elle-même à son maître et à son roi, ses fleurs, ses parfums et ses fruits.

Ainsi en était-il de notre nature. L'intelligence n'attendait pas pour s'ouvrir qu'une laborieuse culture eût éveillé et fécondé ses facultés, que des études longues et douloureuses eussent développé ses connaissances : toujours tournée vers Dieu, son auteur, elle s'épanouissait d'elle-même sous le rayonnement paisible de l'éternelle vérité, comme la fleur sous les rayons du soleil : ce divin Soleil brillait sans nuage et sans ombre ; l'erreur, l'ignorance, les ténèbres étaient inconnues. L'homme contemplait sans effort sa divine lumière et puisait dans ses splendeurs toutes les connaissances et la vie.

Le cœur n'était pas non plus vicié par des passions grossières : innocent et vierge, il ne connaissait que des sentiments et des désirs purs et nobles qui l'élevaient vers le ciel ; qu'un amour ardent qui lui faisait goûter en Dieu une première communication du bien infini et du souverain bonheur. Sous la chaleur de ce généreux sentiment fleurissaient toutes les vertus, comme toutes les fleurs émaillaient la terre bénie de ce Paradis de délices.

Mais à une première révolte de l'homme contre Dieu, tout a changé : le mal a pris possession de ce monde ; il a dégradé le cœur de l'homme par d'effroyables passions ; l'intelligence, par l'ignorance et l'erreur ; la terre, par la stérilité ou par une triste fécondité des plantes mauvaises. De ce moment, Dieu dans sa justice a prononcé contre l'homme et le monde une peine et une malédiction : il a porté la loi douloureuse du travail.

Cette loi, nous l'avons vu, est gravée en caractères ineffaçables sur la terre, dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme. Richesses, terrestres, richesses intellectuelles, richesses morales, tout doit s'obtenir par le travail. Le travail est chargé de relever le monde, de rétablir l'ordre troublé, et le travail, dans ces trois ordres, est une peine, un châtement infligé par la justice.

Voilà six mille ans que le genre humain s'agite dans ses chaînes

et fait effort pour sortir de ce cercle de fer : il a essayé de toutes les formes sociales depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême civilisation ; il a vécu sous des sceptres de toutes formes et de toute pesanteur, et partout et toujours il est courbé sous le joug du travail.

L'industrie semblait devoir épargner un peu les bras de l'homme et diminuer les heures du travail : la tâche semble s'accroître. Des grands centres de l'industrie de Manchester et de Birmingham, sortent parfois des cris tels que le monde n'en avait pas encore entendus, les cris poussés par l'excès du travail et de la faim. Le travail est partout, le repos nulle part.

Si le travail n'était pas la peine et l'expiation d'une faute, que serait-il donc ? Comment Dieu aurait-il condamné ses enfants à tant de peines, à tant de sueurs, à tant de privations ?

Mais parce que le travail est une peine qu'il faut subir, devons-nous rester les bras croisés, sans chercher à en diminuer le poids ? Non, ce serait du fanatisme. C'est, au contraire, parce que le travail est une peine que nous devons et que nous pouvons l'adoucir. Car toute peine est proportionnée à la cause qui la produit. La cause de cette peine physique est toujours un désordre, le mal moral. Dieu a si bien établi son ouvrage et l'ordre universel, qu'on ne peut violer une seule de ses lois sans en porter la peine. Qu'est-ce qui rend d'ordinaire à l'ouvrier le travail si dur et si peu fécond, et ajoute pour lui au châtement prononcé contre l'humanité entière ? N'est-ce pas trop souvent le vice brutal, l'intempérance ou la débauche qui creuse le gouffre où s'engloutit en un jour le prix des sueurs de toute une semaine ? N'est-ce pas l'égoïsme du maître qui quelquefois exploite les bras de l'ouvrier, et l'égoïsme des ouvriers entr'eux qui, par une implacable concurrence, se supplantent au lieu de se soutenir ? Etablir l'économie, la tempérance, l'amour du devoir et de la famille dans les habitudes de l'ouvrier ; réunir les ouvriers entr'eux et avec leurs patrons, dans une fraternelle union d'intérêt, ne serait-ce pas rendre plus légère et plus douce la tâche de chacun ? La religion et la vertu sont utiles à tout. Sans elle, point d'ordre, point de bonheur possible dans le monde.

De nos jours, on s'est beaucoup préoccupé des classes ouvrières, et afin d'adoucir leur sort, on a rêvé bien des théories sur l'organisation du travail.

L'organisation du travail, messieurs, fut pendant quelques années la question à l'ordre du jour. Cette question touche à tous les intérêts : mal saisie, elle agite les intelligences, soulève toutes les passions et menace de tout bouleverser.

Notre mission n'est pas de donner des leçons d'économie sociale, mais nous avons à les juger du point de vue religieux, et à vous faire apprécier des idées, des doctrines qui sont autour de nous, dans les livres et dans les feuilles publiques, dans les conversations et dans les discours, à la taverne et au café, dans l'atelier et au foyer domestique, dans le peuple et les classes élevées, partout et jusque dans l'air que nous respirons.

Qu'on les méprise ou qu'on s'en occupe, qu'on les condamne ou qu'on les approuve, elles vivent, elles marchent, elles parlent, elles se répandent. La religion ne saurait y rester étrangère ; elle doit ses conseils, ses lumières, afin de diriger le cours des idées dans les voies de l'ordre et du progrès.

Ces idées se sont formulées dans plusieurs systèmes que je ne puis examiner en détail. Il suffira d'indiquer ici les deux partis extrêmes.

Il y a d'abord le communisme grossier, brutal : c'est la loi agraire, la spoliation, le nivellement de toutes les fortunes. C'est un appel à toutes les convoitises, à toutes les mauvaises passions de notre nature, c'est le soulèvement des pauvres contre les riches et les propriétaires. Cette théorie est ancienne : elle s'agit toujours avec toutes les convoitises dans les bas-fonds de la société. Quand la démoralisation et la misère s'étendent, ces passions se développent et bouillonnent comme les laves d'un volcan : à un temps donné, en un jour de révolution, elles peuvent déborder. Mais c'est un torrent qui ravage, et non un fleuve qui coule et féconde. L'injustice, la violence, le crime n'ont qu'un temps. La spoliation n'est pas une doctrine. Nous n'avons pas à nous en occuper. L'égalité violente dans les fortunes serait bientôt l'égalité dans la misère, l'égalité dans le néant !

En face de ce communisme révoltant, se produisent des doctrines en apparence plus sérieuses et plus honnêtes, qui, avec différentes nuances, appellent toutes une organisation pacifique, par la seule puissance de la persuasion : toutes reposent sur le principe de la société et de la communauté de biens.

On suppose un admirable mécanisme auprès duquel celui de nos grandes manufactures n'est qu'un jeu d'enfant ; mécanisme social dont les rouages sont des hommes, des intelligences qui s'engrènent et se meuvent dans leur sphère, sans qu'un seul de ces rouages vivants crie ou se déplace ; ravissante société de frères unis par l'amour dans une céleste harmonie, où un travail d'attrait et varié selon les goûts et les vocations, exerce plutôt qu'il ne fatigue l'esprit et le corps, et suffit aux besoins et aux plaisirs d'une

vie opulente, tout en laissant de longues heures au repos et aux doux épanchements de l'amitié.

Dans la société nouvelle, plus de ces soucis rongeurs sur l'avenir; il est assuré: plus de divisions entre les individus et les familles, plus de guerre entre les peuples, plus de ces intérêts opposés qui divisent et déchirent les âmes, et éteignent les plus nobles sentiments; tous les intérêts sont confondus dans le bien commun, un même sentiment unit tous les cœurs, peuples, familles et individus! Plus de ces souffrances, de ces infirmités qui sont le fruit de l'indigence, de la faim, des excès, ou des passions mauvaises; le confort de la vie, les soins intelligents, l'ordre dans les passions et les habitudes sauront en préserver cette merveilleuse société!

Presque toutes ces brillantes théories se sont produites sous l'inspiration des préjugés du dernier siècle contre la religion. Dans ces systèmes la nature humaine n'est pas tombée, corrompue; c'est le milieu social où nous vivons qui est vicié et nous corrompt; les passions sont légitimes, ce sont les barrières, les lois qu'on leur oppose qui les rendent mauvaises. Donnez-leur une satisfaction pleine, entière, elles seront bonnes!

Pendant, ces doctrines anti-chrétiennes ne sont pas inhérentes à la théorie de l'organisation du travail; dégagées de cet élément irrégulier, ces théories reposent sur deux principes que la foi accepte, la puissance de l'association, et l'attrait d'un travail pour lequel on se sent de l'aptitude ou de la vocation.

A toutes ces vaines théories je ne jetterai donc pas la réponse commune: c'est impossible! Non, Messieurs, ne prononçons pas légèrement ce mot. Celui qui, en dehors des sciences mathématiques, prononce le mot impossible, commet pour le moins une imprudence, dit un auteur illustre. Bien des choses qui ont paru impossibles à nos pères ont été réalisées par leurs descendants. Si l'on eût annoncé à la cour des Césars que quelques pauvres pêcheurs venus de la Galilée prétendaient former avec les esclaves romains une république d'amour qui ferait envie aux riches et attirerait à elle les grands, les Césars même, pour les unir dans une sainte communauté de pensées, de sentiments, de travail et de ressources, on eût ri sans doute de cette prétention. Eh bien! cette sainte république a été fondée au milieu et en face du monde romain.

Plus d'une fois l'Eglise a renouvelé ce prodige. Les forêts du Paraguay ont vu les tribus sauvages s'adoucir à la voix de la religion et former la plus belle, la plus ravissante société! Aujourd'hui encore, la religion nous montre le même spectacle dans les

communautés religieuses. L'association est le vœu de la religion comme de la nature.

Mais en dehors de l'influence religieuse, cette réalisation est-elle possible ? Peut-être vous montrerai-je, dans une autre lecture, ce qu'il y a d'impossible et ce qu'il y a de possible dans ces théories sociales qui ont tant agité le monde.

Disons seulement aujourd'hui ce qui est de mon sujet. On peut sans doute, par une bonne organisation, diminuer le travail et l'adoucir en consultant davantage l'attrait ou la vocation. Mais prétendre ôter au travail toute peine, c'est une illusion : toujours sera vraie la sentence prononcée contre notre race : " Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage."

Des théories analogues se sont produites dans l'éducation ; on a rêvé des systèmes où l'enseignement se donnerait sous forme d'amusement ; où l'étude, toujours dirigée par l'attrait, ne serait qu'un jeu continu, et n'imposerait ni effort, ni travail.

Sans aucun doute, on peut perfectionner les méthodes de l'enseignement, applanir les abords de la science, adoucir ses aspérités, et, dans des expositions claires, donner des attraits aux études les plus abstraites.

Mais supprimer tout effort, toute peine dans l'éducation, ce serait étouffer tout talent et toute vertu. C'est le travail qui féconde l'âme, comme la terre, développe les richesses de l'intelligence et du cœur, et produit, comme une abondante moisson, la science et la vertu. Chaque effort est comme un nouveau sillon tracé dans ce sol de l'intelligence : l'étude continue, ouvre toutes ses facultés et lui donne un regard plus vif, plus profond, plus étendu.

Mais dans une vie légère, livrée aux amusements, l'âme dépérit, les vertus s'étiolent, l'intelligence se rétrécit ; sa vue est courte, bornée ; elle ne voit que les superficies ; elle aura des lueurs fugitives, mais pas de ces illuminations qui pénètrent les entrailles de la science. Elle perd son étendue, sa profondeur, ses clartés. La dissipation ou l'oisiveté est le tombeau où s'ensevelissent tous les talents.

Combien de jeunes gens, heureusement doués par la nature, trompent les espérances que donnaient les premiers essais de leurs talents, et traînent ensuite dans l'obscurité les ruines d'un génie éteint ? Qui donc a fait ces tristes avortements ? Ah ! séduits par une facilité précoce, ces jeunes gens se sont persuadés que le talent supplée le travail ; qu'il suffit à l'homme privilégié qui le possède de se toucher le front du doigt pour en faire jaillir la pensée ; ils ont livré leur vie à la dissipation et au plaisir ; et

tous ces talents, toutes ces riches natures ont avorté faute de culture !

De nos jours, que de tristes avortements ! Jamais peut-être on n'avait vu, comme dans notre siècle, une telle pleïade d'écrivains distingués jeter à la fois dans la publicité les éclairs de leur génie. Pour ne parler que de la France, combien de livres, de journaux, de revues se pressent au jour, vous offrent des pages admirablement écrites, un talent de rédaction qui semble annoncer des écrivains prédestinés à la gloire ! Et cependant, combien en est-il qui puissent se promettre la postérité ? D'où vient donc cette abondance, cette pénurie ? Il y a des talents, des talents vrais, des talents nombreux ; plusieurs ont fait resplendir sur leur front l'auréole du génie : comment ont-ils laissé tomber cette couronne ? Ah ! ces esprits brillants ont voulu moissonner la gloire avant d'avoir mûri leurs talents par l'étude, ils se sont pressés de jeter dans le monde leurs premières conceptions, avant d'avoir pris le temps de les féconder par la méditation.

Dans le grand siècle de Louis XIV, comme dans tous les grands siècles du monde, on remarque assez peu d'écrivains, mais presque tous ont laissé des chefs-d'œuvre qui appartiennent à la postérité. Aujourd'hui, les écrivains abondent et beaucoup se produisent avec l'éclat du talent, et cependant meurent du jour au lendemain. Cette différence dans le succès ne vient-elle pas de la différence dans le travail ?

Lorsque les grands écrivains d'autrefois croyaient avoir une idée, une doctrine utile au monde, ils l'emportaient dans la solitude, la fécondaient dans la méditation, la considéraient sous toutes ses faces, interrogeaient la science et toute l'expérience du passé, *vingt fois sur le métier remettaient leur ouvrage* ; pleins de respect pour le lecteur, ils travaillaient leur style, retranchaient tout ce qui n'allait pas droit au but, et même tout ornement qui ne faisait qu'embarasser la marche et nuire à la clarté de l'exposition. Et ce n'est qu'après cette longue préparation que timidement ils livraient ce chef-d'œuvre à la publicité ; ainsi faisaient les Racine, les Boileau, les Bourdaloue, les Massillon, les Fénélon, les Bossuet et tant d'autres. La gloire, à tout le moins, récompensait ce respect pour la vérité.

De nos jours, il en est autrement. Lorsqu'un jeune homme, à peine échappé des bancs de l'école, croit avoir une idée, il la livre toute brûlante à tous les vents de la publicité ; il faut qu'en quelques jours elle ait fait le tour du monde ! Faut-il s'étonner si, après le bruit de la réclame, le silence se fait autour de l'ouvrage, si l'oubli punit la témérité de l'auteur ?

Autrefois, la vie de l'écrivain était sérieuse ; il vivait dans une honnête médiocrité qui suffisait à ses besoins, et le laissait tout entier à ses livres et à son travail ; il cultivait les lettres par vocation et avec amour ; il ne se proposait, pour prix de ses travaux, que la sublime mission de répandre des idées utiles, et peut-être, pour quelques-uns, la gloire et la postérité comme récompense.

Aujourd'hui, le talent mène vite à la fortune ; on consulte non la vocation de son talent, mais le goût souvent dépravé des lecteurs et le cours de doctrines souvent malsaines. On adopte de préférence le genre qui, parlant aux passions, obtient plus sûrement le succès de la vogue ; avec la vogue du moment viennent la fortune et l'opulence, la grande vie de luxe et de plaisirs. Et c'est là que s'étiolent les plus beaux talents, que s'ensevelissent les plus belles espérances ; on ne travaille plus que pour soutenir cette vie de Sardanapale ; l'œuvre de l'intelligence n'est plus qu'une denrée commerciale qu'on vend à tant la ligne ; sa mission n'est plus qu'un négoce. Et alors les lettres se vengent, l'inspiration abandonne le génie abruti dans les plaisirs, la gloire fuit cette vie de luxe et d'oisiveté.

Notre siècle est-il pourtant déshérité, et sans représentant auprès de la postérité ? Non, Messieurs ; au-dessus de la foule des écrivains qui se perdent dans l'oisiveté et la dissipation, apparaissent des hommes qui ont compris la mission du talent et laisseront traces de leur passage. Les de Maistre, de Bonald, Châteaubriand, Lamennais dans ses beaux jours, les Lacordaire, les Guizot, les Thiers, les Montalembert, de Broglie, plusieurs savants, laisseront des ouvrages qui représenteront noblement ce siècle auprès de la postérité. Mais tous ces écrivains ont été ou sont encore des hommes de travail autant que de talent.

D'autres ont aussi reçu les dons du génie : dans la jeunesse de leurs talents, ils ont écrit des ouvrages qui vivront peut-être, parce qu'ils ont le feu sacré ; mais depuis que le succès et la fortune les ont enlevés à la vie sérieuse, ils se sont persuadés dans leur orgueil qu'il suffit aux rois de l'intelligence de prendre une plume, de jeter entre deux plaisirs quelques pages, avec des éclairs, pour ravir l'admiration du monde. Ces audaces et ces étrangetés peuvent séduire de jeunes et folles imaginations, mais la partie saine des savants ne leur accorde que le silence et l'oubli.

La vie dissipée est mortelle au talent : le goût perd sa délicatesse et se déprave : on voudrait réhabiliter tout ce que la passion avilit, faire du vice la vertu, et dans le laid faire admirer le beau, et on arrive, dans cette voie de la dépravation, à des trivialités et à des grossièretés de langage qui ne recueillent que le mépris et le

dégoût des âmes honnêtes. Tel est le châtement infligé par la Providence au talent qui perd de vue la sainteté de sa mission. Concluons donc que le travail est une peine : c'est la loi de la justice ; mais le travail a ses joies, ses récompenses, et c'est aussi la loi de la miséricorde et de l'amour.

La première, la grande récompense du travail est au ciel, et quel adoucissement n'apporte pas à nos fatigues cette divine espérance ! Dans la lumière de cette révélation, pas un effort, si petit soit-il, n'est perdu pour l'éternité ; tout mouvement pour accomplir ce devoir opère un poids immense de gloire. Sous le charme de cette espérance, le travail court et léger de la vie se transfigure ; il est sans proportion avec la gloire et le bonheur qu'il nous prépare. C'est cette vue de la foi qui a toujours soutenu les saints et les âmes vertueuses et leur a fait trouver, dans le rude travail du devoir, joie et bonheur.

Mais en attendant cette récompense de l'éternité, le travail n'a-t-il pas déjà sa récompense présente ? Si quelquefois ce travail est rude, combien douces sont les jouissances qu'il prépare !

Quelle joie n'éprouve pas le laboureur, quand, après une longue et laborieuse culture, la terre, fécondée par ses sueurs, étale aux regards une riche moisson ! Quelle joie ne ressent pas le négociant, le chef d'industrie, qui, après bien des efforts, voit enfin son négoce, son industrie féconder toute une contrée, répandre l'aisance, la vie dans les classes ouvrières, et assurer la fortune et une position honorable à sa famille !

La jouissance n'est-elle pas plus grande encore dans le travail de l'intelligence ? Lorsque le jeune âge a tracé de profonds sillons, jeté les semences de la vérité dans ce sol laborieusement défriché de l'intelligence, avec quelle joie ne voit-on pas s'élever cette germination secrète, s'épanouir, dans toute la fraîcheur du printemps, ces fleurs ravissantes, ces connaissances variées qui sont l'ornement et le luxe de la vie intellectuelle !

Sans doute, les lettres ne livrent pas le secret de leur beauté au regard distrait qui ne les voit pas, qu'en passant ; mais elles révèlent leurs chastes attraites à l'esprit qui les cultive et se plaît dans leur intimité ; toujours elles ont délicieusement ému les âmes d'élite : compagnes fidèles, elles nous suivent dans toutes nos pérégrinations et dans toutes les vicissitudes de la fortune ; à la ville ou à la campagne, elles font les délices de la société et le charme de la solitude, l'ornement de la prospérité et la consolation de l'adversité. Elles font la gloire du jeune âge, la force de la maturité, la dernière jouissance de la vieillesse ; lorsque les amis ou le malheur font le vide autour de notre vie, elles semblent.

redoubler de tendresse et d'attraits, pour répandre sur nos derniers jours les plaisirs purs de l'esprit ; elles font passer les âmes plus vouées à leur culte par tous les degrés de l'admiration, du ravissement et de l'extase devant les beautés spirituelles dont elles nous donnent la révélation.

Quelle jouissance, en effet, pour l'homme retiré du monde de pouvoir s'entretenir avec les grands hommes de tous les pays et de tous les siècles, d'entrer dans l'intimité de leurs pensées, de surprendre le secret de leur composition et de ses charmes, de respirer à l'aise, dans le silence de l'admiration, le parfum qui s'exhale de ces immortels chefs-d'œuvre !

Ces illustres représentants des siècles passés ne sont pas morts pour vous ; ils vivent, ils respirent dans ces pages immortelles, mieux que dans un marbre ou un airain impérissable. Vous croyez entendre cette voix qui eut et garde encore le secret d'émouvoir les âmes, et vous partagez les émotions et les joies, l'admiration et tous les sentiments des contemporains.

Chaque science a ses attraits et ses récompenses. Les sciences exactes, si avides en apparence, apportent des joies infinies à l'homme qui sait s'y dévouer et triompher des premières difficultés. La solution longtemps cherchée d'un important problème est comme l'apparition du soleil après un temps sombre et nuageux. Eh ! qui ne se rappelle l'enthousiasme de cet ancien, qui, à cette apparition soudaine, sort du bain, parcourt, dans le délire de la joie, les rues en s'écriant : " Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! " Que de révélations semblables annoncent, avec moins de bruit, de semblables jouissances !

Que de douces surprises nous cause l'étude de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle ! Chaque être, insecte ou plante, soleil ou atôme imperceptible, cache de profonds mystères : et quand la science, soulevant un coin du voile, nous laisse apercevoir quelques-unes des merveilles cachées, des mondes invisibles dans une goutte d'eau, des myriades de soleils dans cette poussière brillante semée dans l'espace, l'esprit reste confondu, ce sont à chaque pas des ravissements nouveaux !

L'histoire, en faisant revivre pour l'homme d'étude les peuples éteints et les événements oubliés du passé, donne au jeune âge l'expérience des siècles, prépare et forme le publiciste, l'homme d'état et l'homme de loi : c'est un trésor pour la mémoire, un ornement pour l'esprit, une règle sûre pour la conduite. Dans le passé, elle laisse entrevoir à l'œil exercé la prophétie et l'histoire de l'avenir.

La philosophie, comme une reine, domine toutes les sciences, les

soumet à sa direction, et en fait un corps complet d'enseignement. "L'esprit philosophique scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu, dit Saint-Paul. Il pénètre et saisit le fond des doctrines, démêle la vérité de l'erreur, met à nu les sophismes et trace dans les discussions un sillon de lumière."

Plus qu'aucune autre science peut-être, la philosophie impose le travail de la pensée, le recueillement de la méditation, mais plus qu'aucune autre elle récompense, par le ravissement des découvertes, l'esprit sérieux qui lui voue sa pensée et son amour. Heureux qui veille à la porte de la sagesse, écoute sa voix intérieure, vit dans son intimité. Ce délicieux commerce enlève les heures et les jours avec la rapidité et la douceur de l'extase.

Si, dans l'étude des sciences, le caractère se forme, si l'intelligence se développe, si l'âme prend un regard plus ferme, plus étendu, plus profond, faut-il s'étonner que l'homme trouve, avec ces jouissances élevées, d'autres récompenses présentes, la considération, et une position honorable dans le monde ?

Aujourd'hui, plus qu'à aucune autre époque, le travail mène à tout. Les carrières lui sont toutes ouvertes ; et comme si Dieu voulait prouver que c'est le travail qui élève les caractères et les âmes, ce sont généralement des hommes sortis des classes laborieuses qui ont plus marqué dans les sciences, dans les parlements, dans les armées et dans les affaires publiques.

Je me borne à quelques noms pris presque au hasard, dans les temps modernes.

Copernic était fils d'un boulanger polonais ; Kepler, le second créateur de l'astronomie, fils d'un cabaretier allemand et lui-même garçon de cabaret ; d'Alembert, enfant trouvé et ramassé par une nuit d'été sous les degrés de l'église de Saint-Jean à Paris, et élevé par la femme d'un vitrier ; Newton, fils d'un petit propriétaire en Angleterre ; Laplace, d'un pauvre paysan de Normandie ; La Grange, dont le père, trésorier de la guerre à Turin, était ruiné, et qui avait coutume de dire : "Si j'avais été riche, je ne serais probablement jamais devenu mathématicien."

Les autres branches de la science nous présentent le même phénomène. Ce sont presque toujours les travailleurs, aiguillonnés par le besoin, qui deviennent les princes de la science et des arts.

Dans le dur métier de la guerre, nous voyons la gloire couronner le travail, le dévouement et la vaillance. Les généraux fameux des grandes guerres de ce siècle sont presque tous sortis des rangs du simple soldat ou des officiers sans fortune. Le roi Bernadotte et le roi Murat, les maréchaux Lanne, Lefevre, Soult, et tant d'autres qui se sont illustrés sur tous les champs de bataille

de l'Europe, ont conquis leurs degrés par leur infatigable courage, et par des talents développés au feu de la guerre. Napoléon, qui domine ses armées et son siècle, est aussi le fils de ses œuvres et de son invincible travail ; il était d'une famille noble et ancienne, mais nombreuse et peu fortunée.

Après ces renseignements de l'histoire, que reste-t-il à dire et à faire, sinon à conclure que le travail est le maître du monde ?

Travaillez-donc, Messieurs ; la récompense ne vous fera pas plus défaut qu'à vos devanciers. Et afin de mieux vous soutenir dans le travail du devoir, levez les yeux en haut : l'espérance des récompenses terrestres est permise : mais il en est encore de plus dignes d'une généreuse ambition : Dieu lui-même veut être la récompense du serviteur du devoir, de l'ouvrier qui a rempli sa tâche ! La couronne, le trône, le royaume du ciel est le salaire du travail de notre longue journée sur la terre.

P. BERTRAND, S. J.

DE QUEBEC A MEXICO.

VI.

MEXICO.

Vénise et Mexico.—Des bouts d'ailes de colibris.—Un grand enfant.—A piè y a caballo.—Le type créole.—L'Alaméda et le Paséo.—La télégraphie de l'éventail.—Sur un tapis vert.—Une arène à la Néron.—Le jour des morts.—La semaine sainte.—L'Indien Meztitos.—Le marquis de Montholon.—Le meilleur écusson.—La Minéria.—Une page des mille et une nuits.—Une étable de cavalerie.—La cathédrale et le Sagrario.—Le zodiaque.—Un musée sous une remise.—Ce qu'on peut avoir pour cinquante piastres.—Une idée.—Enigmes sur énigmes.—La langue Maya.—La main rouge.—La bande noire.—La boîte de Pandore.—L'aspic de Cléopâtre.—Des croquis de romans.—Un homme de bien.—Un éclat de rire.—Anecdote de la présidence de M. Juarez.—Tucubaja.—Le parc de Chapultepec.—L'arbre de la nuit triste.—Notre-Dame de Guadeloupe.—Examen.—Une lettre de service.—Sur la route des grands hommes.

La plupart des voyageurs et des touristes qui ont visité Mexico n'ont pu s'empêcher de comparer cette grande paresseuse du tropique à l'éternelle fiancée de l'Adriatique, à Vénise, sa sœur aînée en nonchalance. Quant à moi, je puis assurer qu'elle ne ressemble pas du tout à la cité des Doges, et cela avec d'autant plus d'aplomb que je n'ai entrevu le dôme de Saint-Marc, se dessiner que sous les chauds reflets de mon imagination.

Que voulez-vous, mon bon lecteur, nous vivons dans un temps où ceux qui n'ont rien vu font plus de bruit que les Saint-Thomas qui sont allés toucher la vérité et s'en convaincre par eux-mêmes. Ne voit-on pas tous les jours des gens, qui passent pour hommes sensés, venir nous faire avaler les sornettes les plus impossibles ?

des savants nous prouver presque aussi clairement que notre professeur de mathématiques nous démontrait la solution de l'effrayant problème—le pont aux ânes—que le Christ est un homme comme vous et moi ? des diplomates gantés beurre-frais, musqués à la violette et portant enbrochette tous les ordres de la terre, déclamer, de leurs petites voix de roués, que Rome ne sera plus bientôt qu'un chef-lieu de l'Italie ?

Pourquoi n'essayerai-je pas d'être aussi malin qu'eux en affirmant que Venise—sans l'avoir jamais vue—est loin de ressembler à Mexico ? Qu'on dise ce que l'on voudra, "la pauvre vieille du Lido" ne doit pas voir voltiger ses légères et pimpantes gondoles sur des canaux aussi verts et aussi stagnants que ceux d'ici. Ses grand palais s'écrouleraient, rien qu'à essayer de dissimuler sous leurs nobles pierres, l'immense éclat de rire que leur donnerait l'aspect des vieilles mâsures espagnoles, bordant les rues et les impasses de la ville impériale, et, à coup sûr, Georges Sand, Byron, Alfred de Musset et tant d'autres n'y perdraient plus leur cœur "sur le chemin, sous un pavé, au fond d'un verre," car ils courraient risque de s'y asphyxier, ou tout au moins de s'y salir, ce qui ne vaudrait guère mieux pour des poètes habitués à n'aller qu'au Almack's Hall, ou au faubourg Saint-Germain.

C'était probablement ce dont se souciait fort peu la foule de longues et coûteuses mantilles d'Espagne ¹ qui effleuraient et balayaient les rues de Mexico, le lendemain matin de mon arrivée. Tous ces bouts d'ailes de colibris pataugeaient sur d'horribles trottoirs—c'était plaisir à voir—en quête des dégats du tremblement de terre, ² se signant dévotement aussitôt qu'une pierre tombée ou un débris quelconque frappait leurs regards, pour oublier un peu plus loin, derrière leur éventail, leur puérule terreur sous l'œillade d'un beau cavalier en costume national, faisant résonner hautement ses incroyables éperons, et se donnant les airs dégagés de cet Hidalgo de la vieille romance, qu'un lieutenant de la légion étrangère, M. Tamisey, nous chantait régulièrement tous les matins quand nous expéditionnions dans la sierra :

A part la reine Isabelle,
Qui m'a fait mettre en prison,
Je ne connais point de belle
Dont mon cœur n'ait eu raison.

¹ Au Mexique, plus d'une riche senora porte des mantilles qui valent deux ou trois mille piastres. (NOTE DE L'AUTEUR).

² Le soir même de mon arrivée à Mexico, eut lieu le fameux tremblement de terre du 2 octobre 1864. Sa durée fut d'une minute et deux secondes, et ses terribles secousses ruinèrent une partie de Puebla et détruisirent un grand nombre de villages. (NOTE DE L'AUTEUR).

Toute cette foule riante, parfumée et noyée dans un rayon du soleil d'octobre, passait sur la Plaza Mayor, oubliant imperceptiblement l'épouvantable danger auquel elle avait échappé, et donnant une fois de plus raison à l'inconcevable légèreté de l'homme, qui—le grand enfant—s'amuse, devant un frolement quelconque ou devant le bruissement métallique d'une pièce d'or, à perdre le souvenir des larmes et des sanglots qu'il a versés la veille.

De tout temps, le costume national du Mexique a servi de thème à l'imagination descriptive de ceux qui se sont occupés du pays. Romans, nouvelles, récits de voyage, lettres particulières, il a trouvé le moyen de s'installer partout, et j'avais presque l'intention d'être original en lui fermant ma porte au nez, si un mien ami, qui a la fantaisie d'avoir toujours des habits bien confectionnés, doublés de bonnes et grasses notes de tailleur, ne m'eût assuré que ce serait là une lacune irréparable dans ces croquis à heures perdues. Pour satisfaire à cette fantaisie, je débute donc par la culotte, ordinairement en cuir, ouverte sur les côtés, au moyen d'aiguillettes en or ou en argent,—quelquefois de véritables *doublons* espagnols — et parsemée ainsi d'un système de ventilation on ne peut plus tentant et ingénieux. Au dessus du pantalon vient tout naturellement le gilet, veste courte, brodée en fils métalliques précieux et bouffant légèrement sur la poitrine, de manière à laisser entrevoir une fine chemise de batiste. Une large ceinture en soie sert de trait-d'union entre ce dernier vêtement et les *inexpressibles*. Le tout a pour sommet une *sombrero*, immense chapeau en laine brune ou blanche de vigogne, orné d'une toquille et d'arabesques ou de fleurs en or ou en argent, et pour base des *botas vacuérás*, produits de cordonnerie, tout chamarré de dessins décalqués par des formes en bois.

Ceci compose le Mexicain à pied, en y ajoutant, bien entendu, un bipède quelconque. A cheval, il faut lui passer de longues guêtres en poils d'ours ou de jaguar, destinées à protéger ses *calzonillas* de la pluie et de la poussière. D'épouvantables éperons, damasquinés, sortent, en faisant un tapage d'enfer, de dessous ces fourrures; et sur le côté gauche de la selle bat son fidèle *machete*, longue épée très-droite, au fourreau en cuir, et portant le plus souvent, incrustée sur sa lame, la fière devise tolédane, devenue une amère dérision au Mexique :

Non me saques sin rason,
Non me embaines sin honor! .

Ne me tires pas sans raison, ne me rangaines pas sans honneur!

De l'habit à l'homme, il y a une transition toute naturelle, et j'en profite.

On a beaucoup écrit et causé sur le type créole ; les uns le donnent comme un modèle de beauté parfaite, les autres le citent comme le suprême du goût et de l'élégance. Tous ces romanciers et ces feuilletonistes ont été plus heureux que moi ; car pendant les quatorze mois que j'ai eus à ma disposition pour l'étudier, je ne lui ai rien découvert de toutes ces bonnes qualités.

Les hommes tiennent tous un peu des fourberies de Scapin, mélangées d'orgueil espagnol et de cupidité indienne ; le tout enjolivé d'une pointe de stylet italien. Quant aux femmes, sans manquer à la galanterie, je puis bien murmurer tout bas à l'oreille de ma lectrice, que bien souvent leurs merveilleuses mantilles, leurs robes en point d'Alençon, cachent un jupon blanc ayant des tendances au gris perle. Puis, je ne sais si l'on doit en accuser leurs baignoires ou les rayons torrides du ciel tropical, mais à vingt ans elles perdent la fraîcheur de leur teint, et quelques années plus tard elles deviennent propriétaires d'un visage qui, dans nos climats du nord, siérait à merveille sur un buste de quarante ans.

Pourtant ces choses ne sont que de minces détails, comme disait notre colonel. Elles savent si bien dissimuler leurs rides précoces derrière leurs éventails de Chine ! elles ont des cheveux si noirs et si soyeux, puis, elles font sourire si gracieusement leurs lèvres, quand elles se rendent le matin à l'Alaméda—vaste promenade ombragée d'arbres—pour y écouter la musique des régiments ; le soir au Paseo, pour s'y faire admirer dans leurs somptueux et légers équipages, par les officiers et les piétons qui vont s'y reposer des fatigues de la journée ! Il faut voir alors le rôle important que joue l'éventail dans la vie de ces nonchalantes sylphides, et il n'y a qu'un œil exercé et prompt pour comprendre et saisir au vol “ toutes ces conversations mystérieuses qui se croisent de toutes parts, sans que les lèvres s'entrouvent.” Aussi n'y a-t-il que certains privilégiés, quelques savants dans cet art plus difficile à déchiffrer que les hiéroglyphes de Champollion, parmi toute cette mosaïque d'officiers sans troupe, de généraux sans armée—je parle des Mexicains—d'ambassadeurs sans lettres de créances, de présidents déchus qui foulent distraitemment sous leurs bottes vernies ou trouées les feuilles mortes des longues allées de l'Alaméda, ou qui passent, en rêvant à leur gloire envolée, devant la statue équestre de Charles IV, sur le Paseo.

Comme tous ces boubiers marécageux qui enfouissent, sous le noir poli de leur vase infecte, des gouffres sans fond, le Mexicain, sous sa démarche endormie et nonchalante, cache des passions et des vices terribles, qui se développent chez lui avec la rapidité de la végétation de la zone sous laquelle il vit. Quand il ne passe pas.

son temps à faire des révolutions—pronunciamentos—et à essayer d'obtenir une position élevée, à force de se bousculer et de se hisser sur les cadavres qu'il couche devant lui, il tâche de devenir riche par tous les moyens possibles, enfin de satisfaire son terrible penchant pour le jeu. Il faut alors le voir jeter tout son avoir sur une seule carte ¹ à la roulette ou au monté, et doubler ou perdre, avec une indifférence suprême, la fortune qu'il a mis tant d'années à s'amasser.

“ Le Mexicain, écrit M. de la Bédollière dans son *Histoire de la Guerre du Mexique*, perd parfois dans quelques heures tout ce qu'il possède sur lui ; quelle que soit la somme, il ne dit pas un mot, ses traits ne présentent pas la moindre émotion : s'il gagne, il ne témoigne aucune joie. Aujourd'hui riche, demain pauvre, il n'est pas rare de voir des individus faire et défaire une fortune à millions, trois ou quatre fois dans leur vie. S'ils ne tiennent pas à l'argent, ils sont peu scrupuleux quant aux moyens d'en gagner. Ils donneront un coup de poignard pour prendre la bourse d'un passant, et dépenseront en quelques heures le fruit de leur assassinat.”

Tous les officiers français passés par Mexico ont dûs bien souvent rencontrer dans la rue fashionable de la ville—la calle de Plateros—à l'heure où l'on va au café prendre l'absinte du soir et faire sa partie de piquet, un petit vieillard tout courbé, marchant avec peine sur son bâton d'épine. Tous ont du jeter une aumône dans cette main suppliante qui se tendait silencieusement vers eux, mais aucun n'a sans doute songé à se faire raconter le roman incroyable de ce mendiant, jadis un des millionnaires de la cité impériale, et qui, après avoir perdu tout son trésor dans une seule nuit, joua contre sa navrante pauvreté, son fringant équipage piaffant à la porte, les livrées de son cocher et de ses deux chasseurs, et, la fortune continuant à lui être défavorable, sa montre, son anneau d'or, puis sa garde-robe !

Des faits terribles comme celui que je cite font bien vite juger du moral d'un peuple, surtout quand ces anecdotes peuvent se multiplier à l'infini. Du reste, en donnant au Mexique les gouttes de son sang volcanique, l'Espagne lui a légué aussi ses vices, qui se ressentent un peu des âpres et brûlantes caresses du vent de ses Pyrénées. Le Mexicain—à quelques nobles exceptions près—est

¹ Pendant les fêtes de Tlalpam, petite ville située à cinq lieues de Mexico, j'ai vu un fermier—*ranchero*—perdre au monté, sur une seule carte, la jolie somme de \$15,000 ! Ça ne l'empêcha pas de continuer à rouler entre ses doigts la fine cigarette de maïs qu'il était en train de se faire, lorsque le croupier lui annonça cette excentricité de la roue de fortune. (NOTE DE L'AUTEUR.)

aussi vindicatif, rancunier et fanatique que l'Espagnol, moins honnête et moins énergique que lui. Je suis sévère, mais j'ai le droit de l'être ; car pendant mon séjour dans son pays, je l'ai vu très-peu souvent à nos côtés comme allié fidèle, presque tout le temps derrière la toile de nos tentes, ou mieux encore, aux coins de ses sombres ruelles comme lâche assassin, rarement devant la gueule de nos canons comme franc et loyal ennemi.

Ses goûts dégradés et sanglants se manifestent jusqu'au milieu de ses amusements les plus frivoles et les plus inoffensifs. A Mexico, les combats de coq font courir toute la ville. On bat des mains et l'on se lance des bouquets quand ces pauvres bêtes sont parvenues à se déchiqueter avec les longs éperons de fer qu'on leur a mis aux pattes, et le président Santa-Anna lui-même aurait quitté son fauteuil de dictateur, plutôt que de manquer à un spectacle aussi entraînant. Chaque dimanche, il y a combat de taureaux au Paseo de Bucareli, et jamais je me rappelle n'avoir entendu pareils cris de joie, et n'avoir oui de plus frénétiques applaudissements, que le jour où je vis la victime ne se faire tuer qu'après avoir éventré deux chevaux, tue raide un toréador, cassé le bras à un des picadores et désarçonné trois cavaliers qui caracollaient dans l'arène. Franchement, on se serait cru au Colysée, tant les oreilles nous bourdonnaient sous les battements de mains de ces chétifs imitateurs de Caligula, d'Héliogabale et de Néron.

J'ai dit, quelque part dans ce volume, que l'homme n'était qu'une antithèse, et je serais bien tenté de répéter encore ici cette vérité que beaucoup prendront pour un paradoxe, en voyant un peuple qui pousse le respect des choses vivantes jusqu'à baiser la main d'un prêtre passant dans la rue, et l'oubli de celles qui ne sont plus jusqu'à danser et valser le soir de la Commémoration des Morts. Je ne suis pas bigot, mais Dieu et ma mère m'ont appris la touchante habitude de me souvenir et de prier pour le peu qui m'ont aimé, et que la mort a fauchés devant mes pas. Je m'évertue en vain à comprendre comment il se peut que, chez un peuple catholique, on choisisse exactement le soir du 2 novembre pour donner un bal qui se renouvelle tous les ans. Mon imagination ne peut se faire à suivre toutes les poses plastiques et voluptueuses que la habanera ou le boléro fait prendre à ces tailles de guêpes ; à prêter l'oreille au bruit de cette multitude de pieds chinois, enfouis sous leurs microscopiques mules de satin blanc, battant la mesure au son de la joyeuse ritournelle, pendant que je sais ma mère, mes sœurs et ma famille priant au cimetière, sur des tombes où dorment plus d'une joie du cœur, plus d'un souvenir d'enfance.

Mon âme de chrétien éprouve les mêmes serremments, le mêmes crispations, lorsqu'elle voit, pendant la semaine-sainte, ces longues files d'hommes et de femmes, habillés tout de noir, faisant queue aux portes des églises et roulant entre leurs doigts gantés, qui un rosaire précieux, qui un chapelet en pierres, pendant qu'ils chuchotent, rient et babillent entre eux, tout comme s'ils se rendaient à l'opéra, ou s'ils étaient masqués pour un bal du carnaval. Involontairement, je rêve alors à nos grandes et sévères cathédrales du Canada, où tout se passe avec tant de recueillement et de décence, et je me demande en vain comment il se peut faire qu'un peuple comme celui-là soit essentiellement religieux.

Quand j'ai bien réfléchi à cette grave question, je ne trouve de sortie au labyrinthe où je me suis fourré, qu'en m'appuyant sur la légèreté incroyable de la race créole, ou mieux encore, puisqu'il faut le dire, sur l'état de démoralisation où l'ont plongée son oisiveté, son manque d'instruction, et surtout l'épouvantable anarchie où elle a été tenue pendant plus d'un demi siècle, par ses innombrables pronunciamientos¹.

A tout prendre, la race indienne qui se traîne et languit auprès d'elle, a peut-être quelque chose de plus franc et de plus accusé dans son caractère. Si, à force de lui faire comprendre son infériorité et de lui inculquer l'oubli de ses nobles traditions, le gouvernement des vices-rois espagnols a réussi à l'abâtardir et à la rendre paresseuse, joueuse et insouciant, elle ne s'en est pas moins conservée douce, affectueuse et naïve comme autrefois. Ce ne sont plus, il est vrai, ces fières tribus indiennes que l'ont est habitué à voir traverser encore furtivement les clairières de nos forêts, et le voyageur perdrait son temps à chercher le dernier rejeton de l'aristocratique lignée aztèque parmi tous ces *Meztitos* qui passent nonchalemment devant les ruines de leur race—*las viegas piedras*, les vieilles pierres, comme ils les appellent,—sans même se demander ce qu'elles étaient autrefois, mais au moins elles ont cela de bon, c'est qu'une fois leur amitié donnée, ils ne la retirent pas

¹ Depuis 1535 jusqu'en 1864, le Mexique a vu passer sur son sol tourmenté soixante-et-trois vices-rois, deux empereurs, treize dictateurs et trente-et-un présidents! Toutes les nuances possibles sont venues se fixer un instant, pour disparaître aussitôt, sur la peau ridée et flétrie de ce gigantesque caméléon qui finira de mort subite. De 1535 à 1821, il a été vice-royauté espagnole; de 1821 à 1822, indépendant; de 1822 à 1823, empire; de 1823 à 1824, gouvernement provisoire; de 1824 à 1837, république fédérative; de 1837 à 1841, république centrale; de 1841 à 1844, dictature absolue; de 1844 à 1846, république centrale; de 1846 à 1853, république fédérative; de 1853 à 1860, dictature; de 1860 à 1862, république simple; de 1862 à 1864, gouvernement provisoire, et enfin depuis, empire de nouveau (*Note de l'auteur.*)

à la légère. Les ennemis de la monarchie au Mexique s'en apercevront un jour ou l'autre.

En me laissant aller tranquillement à la dérive sur le flot brillant où se coudoyaient vivement caballeros élégants et brunes señoritas, je me trouvai bientôt dans la rue de Vergara, en face du modeste hôtel de la Légation de France. Le factionnaire m'ayant affirmé que c'était heure de réception pour M. le marquis de Montholon, un laquais sans livrée m'introduisit dans le grand salon de l'ambassade. Une minute après, je causais avec le ministre plénipotentiaire, qui me remerciait de nouveau pour les dépêches dont M. le Baron Gauldrée-Boilleau m'avait fait l'honneur de me charger, me promettant de voir bientôt le général Bazaine, au sujet de ma lettre de service.

M. le marquis de Montholon porte fièrement l'aristocratie de son blason sur sa belle tête militaire, ornée de cheveux grisonnants. Quelques rides prématurés, une haute taille légèrement voutée, annoncent que la réflexion et l'expérience sont venues bien vite s'asseoir à côté d'une vie dont le premier chaînon de déceptions a été rivé au pied du lit de l'illustre moribond de Sainte-Hélène. A sa démarche inquiète et toujours pressée, on sent l'homme qui a appris, pendant un long séjour aux Etats-Unis, toute la vérité du proverbe de la Bourse yankee : *Time is money!* Quant à ses qualités d'homme d'état, il n'appartient pas à ma pauvre plume de touriste de les apprécier. Mes louanges ressembleraient trop à de la reconnaissance mal déguisée.

Rien de plus piquant et de plus curieux pour un observateur que de voir les rues de Mexico telles quelles étaient au mois d'octobre 1864. Toute l'Europe était venue y déverser son trop plein d'aventuriers, de modestes cadets de familles, d'écrivains incompris, d'officiers démissionnaires. Le pavé était littéralement encombré de nobles Allemands, de négociants anglais, d'enfants perdus de Paris, de réfugiés polonais et hongrois, de toutes espèces de héros en quête d'un roman, d'une aventure, d'une position sociale, d'une épauvette, d'un riche mariage, d'une humble place de courtisan, que sais-je enfin ? d'une mie de pain échappée à la table impériale de Maximilien.

Bien souvent le soir, en me promenant sous les arcades de la place, avec un vieux trappeur californien, M. Delport¹, je m'amusaï

¹ Ancien capitaine d'armes à bord de la frégate française l'*Océan*; Denis-Charles-Edouard Delport possédait un de ces caractères trempés d'acier, devant lesquels tout obstacle ploie et se brise. En voici un exemple. Ennuyé de la vie de chercheur d'or, et voulant goûter un peu de Mexique, il s'était embarqué sur un vaisseau faisant voile pour San Blas, Etat de Jalisco. Arrivé là sans ressources,

à écouter les réflexions que le rude chasseur faisait sur toute cette cohue de pauvres barons, de tristes comtes, des maigres marquis, passant en fumant joyeusement leurs *puros de la costa*, oubliant devant l'espérance rose du lendemain, le piètre dîner de la veille, et usant les coudes de leurs habits rapés à faire antichambre dans un ministère quelconque. Il finissait toujours ses tirades pleines de sel et d'originalité, en comparant la ville de Mexico au triste tableau que San-Francisco offrait en 1849, m'assurant que la copie n'était pas mauvaise.

Tant que la terre sera terre, tant que l'homme sera homme, plus d'un vieux blason, plus d'une merlette d'argent, plus d'un épervier d'or verront leur noblesse sans tache se ternir sous le nuage de boue et de poussière que soulève derrière elle cette grande despote qui mène sous sa férule le monde entier, la terrible question de pain et de beurre. Plus d'un noble fils des Croisés, plus d'un gentilhomme de vieille roche descendront encore, en se voilant la face de leurs deux mains, du piédestal où sont montés leurs ancêtres, pour venir s'agenouiller devant la pièce de cent sous, et reconnaître enfin de compte que le meilleur écusson possible est celui porté hautement, sans en rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faux pour support.

Mexico, malgré son air de jeunesse qui s'en va, renferme peu de monuments dignes d'attirer l'attention. Le Collège des Mines est d'une architecture assez pure, mais trop massive pour le terrain mouvant sur lequel il s'élève ; et quant aux maisons particulières, leurs grilles et leurs peintures, bariolées d'après le goût espagnol, suffisent pour leur donner un faux semblant de prison peu invitant. Quelques-unes, néanmoins, font exception, entre autres celle de la riche comtesse del Valle de Orizava, toute bâtie en une espèce de pierre qui imite assez la porcelaine du Japon, et le fastueux palais de M. le marquis Schiafino de Salinas, dans la rue del Indio Triste, payé une somme fabuleuse. Lorsqu'on y pénètre, on rêve involontairement à l'un des contes les plus fantastiques des *Mille et une Nuits*,—Aladin ou la lampe merveilleuse.

On oublie alors devant toutes ces statues en marbre de Carrare, ces vases antiques, ces tentures de Damas et d'Ispahan, ces tableaux

il s'adjoignit un ami, M. Gosselin, avocat normand, ainsi qu'un autre dont le nom m'échappe, et en leur compagnie, parcourut à cheval les 300 lieues qui séparent ce port de Mexico. Or, vers cette époque, en 1850, si mes notes de voyages ne me trompent pas, les routes étaient encore moins sûres qu'elles ne le sont aujourd'hui, et ce chemin-là surtout pululait de voleurs, de bandits et d'assassins. Ils arrivèrent tous trois à Mexico, sans avoir même brûlé une cartouche! (NOTE DE L'AUTEUR).

de grands maîtres, ces chinoïseries défilant l'imagination la plus capricieuse, devant tout ce luxe asiatique que le marquis a conservé en souvenir de ses longs voyages en Orient, l'inquiétante population de puces qui habite la masse informe du palais impérial. Son vaste parallélogramme, bon tout au plus à faire de magnifiques écuries de cavalerie, n'offre à l'admirateur du beau que des murs blanchis à la chaux, de l'épaisseur d'une fortification permanente, assez forte pour résister, en cas de *pronunciamentos*, aux canons de l'hôtel-de-ville, leur jaloux voisin. Dans ce vaste carré sont entassés pêle-mêle bureaux de ministère, départements des postes, casernes de la garde et logements de Leurs Majestés et de la cour.

La cathédrale si vantée de Mexico n'a pas du tout l'air d'un édifice qui a coûté deux millions et demi de piastres. "Appartenant, dit M. Girard, à ce style qui suivit de près celui de la Renaissance, lorsqu'on abandonna la légèreté et la grâce du style ogival ou mauresque pour une sorte de régularité assez lourde et monotone, son aspect ne manque pas cependant d'être assez imposant. Elle est élevée sur l'emplacement de l'ancien temple ou *teocali* mexicain : deux tours carrées placées aux deux extrémités servent de clochers ; entre elles s'élève un fronton. L'intérieur de cet édifice est plus remarquable par ses richesses métalliques que par le goût des ornements dont il est décoré ; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif. ¹ Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. Mais on ne saurait dire ici que l'œuvre surpasse la matière. Le parquet, comme dans toutes les autres églises, est en planches, et il n'y a ni chaises, ni bancs ; les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons.

"Le Sagrario est une petite église qui, suivant l'usage espagnol, accompagne la cathédrale ; là se célèbrent les offices de la paroisse, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le Sagrario, d'une construction plus récente que la cathédrale, appartient au genre nommé en Espagne *churrigueresque*, du nom de Churriguerra, l'architecte, qui le mit le premier en usage. Ce style est remarquable par la bizarrerie de ses ornements ; mais le génie mexicain a outré encore le goût de l'architecte espagnol."

Sur le côté droit de la cathédrale est encastrée cette fameuse pierre

¹ Cette balustrade a été enlevée dans un jour de pénurie, par un des derniers présidents de la r. publique mexicaine. L'argent a été remplacé par du bois de fer laminé de plaques de cuivres galvanisées par le procédé Ruolz ! Cela a été trouvé très-naturel là-bas. Les obusiers de la révolution faisaient un si infernal tapage, que les plaintes du Pontife et du sanctuaire n'ont pu trouver le plus léger écho, même à Pétranger. (NOTE DE L'AUTEUR.)

du zodiaque, découverte par un curieux hasard, en 1790, au milieu de la grande place, où elle était enfouie depuis des siècles. Elle ne contient plus que la moitié du calendrier aztèque — neuf mois. L'autre moitié dort tranquillement sur le rond point de la Plaza, attendant qu'une main amie des sciences et de l'histoire vienne épousseter l'oubli et la poussière qui en rongent les mystérieuses ciselures.

L'anarchie et l'ambition mal guidées sont encore les malheureuses causes de cette impardonnable indifférence affichée par les Mexicains envers tout ce qui touche à leur passé. Les antiquités les plus rares et les plus curieuses du pays sont presque toutes exilées dans les bibliothèques d'Europe, ou dans les collections particulières. ¹ A peine si le musée national présente quelque objet qui puisse être remarqué. Ce n'est qu'un pêle-mêle d'idoles jetées sous une espèce de vieille remise, quelques bribes d'un commencement de collection minéralogique, une demi douzaine de quadrupèdes et d'oiseaux rongés par les mites, enfin toute autre chose que l'on voudra excepté des curiosités. Pourtant les matériaux ne manquent pas. Tous les jours, le voyageur rencontre au Mexique des vieux temples, des tombeaux, des villes entières— on vient d'en découvrir une dernièrement—que l'on dirait abandonnées d'hier par leurs anciens habitants. Mais ces antiquités une fois trouvées, il faut les classer, les transporter précieusement d'un bout à l'autre d'un département, écrire leur histoire, nommer un curateur pour en avoir bien soin, et tout cela est très-ennuyant pour des hommes habitués à ne marcher qu'au pas accéléré de leurs viles passions, et qu'à écouter la voix enrôlée de leurs canons sexagénaires.

Ce triste état d'engourdissement et de torpeur semble s'être

¹ Deux de ces collections particulières existent au Mexique. L'une, à Mexico, appartient à M. le colonel d'artillerie Luidgi Constantini, ancien gouverneur de l'école militaire de Chapultepec, et l'autre—une des plus belles qu'il m'ait été permis d'étudier—se trouve entre les mains d'un avocat de Puebla, don José Manuel Cardoso.

Pendant que j'étais en garnison à Mexico, un marchand de bric-à-brac, M. Boban, offrait en vente un nombre considérable d'idoles aztèques trouvées autour de la ville. Il en demandait 15,000 francs. Lors de mon départ, Sir J. Campbell Scarlett, l'ambassadeur anglais auprès de Maximilien, se proposait d'en négocier l'achat au nom de son gouvernement.

Le cabinet du colonel Costantini renferme, entre autres curiosités de l'époque aztèque, des petites tortues en obsidienne, d'un travail exquis et d'une valeur énorme aux yeux d'un antiquaire. N'est-il pas singulier que la tortue, qui était un objet d'adoration parmi les tribus de l'Anahuac, ait aussi joué un grand rôle dans la mythologie des tribus indiennes de l'Amérique du Nord? M. l'abbé Maurault, dans son excellente *Histoire des Abénakis*, dit que les Sokokis conservaient précieusement dans leurs wigwams de petites tortues en pierre. Les Aztèques avaient aussi cette coutume. (NOTE DE L'AUTEUR.)

appesanti sur toute cette partie de notre continent qui renferme les données les plus précieuses pour l'avancement des sciences archéologiques. Il règne en souverain depuis les confins du Texas jusqu'au fond de l'Amérique centrale, et une preuve à peine croyable, en 1841, le célèbre voyageur américain, John L. Stephens, achetait pour la somme de cinquante piastres la ville entière de Copan, dans le Honduras, avec ses ruines grandioses, ses sculptures et ses magnifiques bas-reliefs!

Bien que, depuis l'apparition de l'ouvrage de Lord Kingsborough, qui n'est réellement qu'une pâle copie des travaux du Capitaine Dupaix, publiés à Paris en 1834-35, l'attention du monde savant, en France et en Angleterre, ait été attirée sur cette maladie chronique d'apathie, l'abandon et l'oubli n'en continuent pas moins à trôner sur tous ces débris d'un passé perdu. Pourtant, une expédition scientifique protégée par les autorités militaires et politiques du pays, et fournie de tout le matériel requis en pareil cas, trouverait, depuis les frontières de la Sonora jusqu'à l'extrémité des solitudes du Guatemala, un vaste champ ouvert devant elle pour réunir et collationner bien des pages déchirées de l'histoire des populations primitives de ces contrées. J'ai souvent entendu dire à mes confrères de la société de Géographie et de Statistiques de Mexico, que les bords du Rio Gila, en Sonora, fourmillaient de ruines curieuses et inexplorées. On en rencontre disséminées çà et là sur les rives du Rio Chaco dans le nouveau Mexique, sur celles du Rio Moqui dans le Durango, dans le Chihuahua entre les villages de Llanos et de Galéana et à la Quemada, dans le Zacatécas. Plus il se dirige vers le sud, plus le pied du voyageur se heurte contre ces témoins muets d'une antique civilisation. Ils pullulent dans les départements du Michoacan, de Mexico, de Puebla, de Vera-Cruz, d'Oajaca, et seulement dans le Yucatan, Stephens a exploré quarante-quatre villes, dont les ruines sont encore debout et luttent silencieusement contre la végétation tropicale et contre les intempéries des saisons qui les rongent et les dissèquent lentement. ¹

Malgré que toutes ces villes aient un cachet d'architecture qui se les font ressembler entre elles, chacune cache, au dire de ceux qui les ont vues, des énigmes inexplicables pour la science. Quirigua, dans le Honduras, contient de hautes colonnes massives qui

¹ L'ouvrage de M. Stephens est très-bien écrit et très-minutieux dans ses nombreuses descriptions : néanmoins, ses réflexions anti-catholiques le déparent. Je préfère aussi à ces planches, dessinées au crayon ou prises au daguerreotype, les magnifiques photographies sur les mêmes sujets, que M. Charnay a éditées à Paris, il y a quelques années. (NOTE DE L'AUTEUR.)

ont un faux air avec les dolmens de Bretagne : Palenqué, à part sa fameuse croix, est couverte ¹ d'hiéroglyphes indéchiffrables ; Uxmal a de ravissantes mosaïques : Maxcanù dérobe sous ses murs croulants un curieux labyrinthe. Les ruines de Nohcacab renferment des sculptures mortuaires excessivement intéressantes : celles de Kobah avec leurs merveilleuses boiseries et les débris de leur arc de triomphe, ne seraient pas déplacées à côté des restes d'Égypte et de Grèce ; Zayi, vue de loin, peut être prise pour un pâté de manufactures anglaises : Sacbey est traversée par les fragments d'une ancienne route royale, en pierres blanches polies ; Chichen-Itza recèle, au milieu de ses murailles bien conservées, un ancien gymnase et des peintures à fresque très-curieuses : Aké semble avoir été construite par les descendants de la race cyclopéenne, et l'île de Cozumel, sur les côtes du Yucatan, berce, au bruit de ses flots, le cadavre refroidi de Tuloom, morte dans un site enchanteur, et dont les restes intacts offrent aux yeux du voyageur qui arrive par la voie de mer, l'aspect singulier d'une suite de châteaux forts, style moyen-âge, égarée sous ces lointains climats. ² Ces innombrables trésors d'antiquités, qu'un gouvernement énergique et éclairé pourrait arracher à leur muette léthargie, dorment tranquillement au fond de leurs forêts ou de leurs ravins, et ne sont entrevus que de dix ans en dix ans, par quelques touristes égarés et perdus, juste assez souvent pour faire mentir la fameuse phrase de M. Ernest Renan : " On n'a pas un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation."

Toute longue que puisse paraître au lecteur cette digression, je ne l'en détache pas moins de mon carnet de voyage pour l'insérer ici, parce que cette page pourrait bien toucher, par quelques côtés ignorés, à certains feuillets obscurs de notre histoire. Leibnitz n'écrivait-il pas au P. Verjus " que rien ne servait davantage à juger des connections des peuples que les langues ?" Or, dans mon précédent chapitre, je faisais allusion à la découverte d'une tribu algonquine dans le Yucatan, et voilà qu'un linguiste distingué, M. Hervas, écrit que la langue *maya*, parlée encore aujourd'hui par les Indiens de cette péninsule, et jadis par les fondateurs d'une grande partie de ces villes, offre beaucoup d'analogie avec l'algonquin et certains mots de la langue chinoise. Par contre, un autre dialecte, l'*othomite*, encore en usage dans le

¹ Cette croix, dont la révélation a fait tant de bruit, se trouve placée sur la tablette de l'arrière mur de la *Casa de piedras* No. 2. J'en ai fait prendre une copie sur un dessin de M. Catherwood. (NOTE DE L'AUTEUR.)

² Excepté Quirigua, toutes ces villes appartiennent à Yucatan. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Michoacan, ressemblerait au chinois ! L'esprit d'aventures et de voyage qui prédominait si fortement sur le caractère de nos hordes algonquines ne planerait-il pas au fond de tous ces mystères ? Une bande immigrante plus hardie que les autres ne se serait-elle pas avancée d'étapes en étapes, jusqu'au jour où elle se serait greffée à une colonie chinoise venue en sens contraire, et ne lui aurait-elle pas imposé son joug, pendant que l'autre lui donnait sa civilisation ? Toutes ces choses sont des opinions personnelles que je n'ai ni les moyens ni la liberté d'action nécessaires pour mener à bonne fin ; mais peut-être un jour, quand la paix sera revenue habiter ce pays de mystérieuse poésie, quelque grave savant, du haut de sa sinécure, fera-t-il pencher la balance en faveur de mes utopies. En attendant, je ne puis que regretter amèrement de m'être départi d'un vocabulaire de la langue *maya*, que j'avais en ma possession ; car j'aurais éprouvé beaucoup de satisfaction à le voir entre les mains du savant missionnaire, auteur des belles *Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, qui probablement s'en serait servi comme point de comparaison pour quelques-uns des nouveaux ouvrages qu'il vent bien nous promettre. Néanmoins, pour l'amateur curieux, je tiens à sa disposition les dictionnaires de deux dialectes indiens, encore en usage au Mexique : le *mellaltzingo* et l'*opate*.

Avant de toucher à un autre genre de désolation qui commence aussi à se répandre sur cette malheureuse contrée, je ne puis m'empêcher de citer une particularité qui mérite d'être le sujet des profondes études de nos antiquaires canadiens. Sur toutes les ruines du Mexique et du Yucatan, les voyageurs ont retrouvé l'empreinte d'une main rouge, " el mano colorado," imprimée sur chaque mur et sur presque tous les bas-reliefs. D'après M. Schoolcraft, qui a longtemps vécu avec les Peaux-Rouges, et a écrit quelques ouvrages d'indianologie assez défectueux du reste, chez les tribus de l'Amérique du Nord et particulièrement chez celles qui parlent l'*algonquin*, l'emblème de cette main entraînerait l'idée d'une supplication à la divinité. Souvent il l'a retrouvée dans ses courses au lac Supérieur, et même, assure-t-il, les Indiens des Montagnes-Rocheuses l'emploient pour marquer leurs fourrures et leurs armes. En pénétrant bien au fond de cette tradition et en s'en rendant parfaitement compte, cette main ne tiendrait-elle pas entre ses doigts les ficelles du sombre voile qui a dérobé jusqu'à présent toutes ces cités ensevelies dans le silence de la mort et de la destruction ?

Si on se contentait encore de n'être apathique que pour tout ce qui touche à une époque embrouillée, il n'y aurait là que mal à demi ;

mais plus que partout ailleurs, depuis la présidence de M. Juarez, la bande noire a semé ses épouvantables ravages sur toute l'étendue du Mexique. Tout a dû disparaître—c'est bien là le mot—sous la truelle économiste de ces parvenus, de ces usuriers, de ces prêteurs à la petite semaine qui, du moment qu'ils peuvent mettre le grapin sur une église, un couvent, ou un monument public, ne palpent plus dans les colonnades que de la pierre de taille; grattent les fresques des murs pour voir si les matériaux qu'elles recouvrent peuvent mériter un bon prix; passent au creuset les tabernacles sacrés afin d'en extraire la dorure; jettent à terre, brisent et démolissent tout ce qu'ils ont devant eux, pour remplacer ces pierres sépulcrales, qui recouvrent peut-être une page de l'histoire de leur pays, par un amas de chaux, de bois de construction et de lave à bâtir. ¹

Il fait peine de voir toutes ces vieilles églises, tous ces majestueux couvents s'affaisser et mourir lentement sous la pioche du démolisseur; de contempler, comme je l'ai fait plus d'une fois, ces crânes blanchis, ces tibias, ces ossements de moines et de reli-

¹ La plupart de ces vieux cloîtres et de ces anciens couvents renferment une foule de curieuses peintures et de singulières inscriptions, qui mériteraient d'être l'objet d'un livre spécial, si quelque membre de la commission scientifique du Mexique voulait s'en charger. J'en avais recueilli et fait copier un grand nombre, mais lorsque je fus fait prisonnier près de Saltillo, la petite malle renfermant ces notes et le fruit des quelques recherches que me permettait de faire mon service, fut prise par l'ennemi, sans que j'aie jamais pu savoir ce qu'elle était devenue. Par un heureux hasard, j'avais laissé au fond de ma cantine, sous ma tente, mon album d'autographes et mes belles eaux-fortes, chefs-d'œuvre de Philippe Galle, de Gill Sadelet et de Jean-Baptiste Urirts.—(Voir ces noms dans le *Dictionnaire d'histoire et de Géographie* de Bouillet).—Entre les feuillets s'était écarté l'échantillon suivant que j'ai pu ainsi sauver du naufrage. Il était peint sur une guirlande soutenue par deux chérubins, et ornait le plafond de la cellule où j'étais logé, lors de mon second séjour à Mexico, dans le couvent des Franciscains de Santa Clara :

×Salva> tor <mori> ens <repara> vit <sangui> ne <vita> m.
Pecca> vir <vir> genere> crimi>

Le sauveur en mourant réhabilita la vie par son sang,
Le pécheur en vivant régénéra la mort par le crime.

Je me rappelle aussi, au retour de l'expédition d'Oajaca, avoir vu sur le maître-autel du couvent démantelé d'Yanhuatlan, un crâne poli comme s'il eût été d'ivoire, et portant écrits sur le front les mots espagnols suivants :

Io soy
Jésus Pedro Sandoval ;
un Ave Maria y un Padre Nuestro,
por Dios, hermanos !

Je suis Jésus Pierre Sandoval ; un *Ave Maria* et un *Pater Noster*, pour l'amour de Dieu, mon frère !

Je n'ai jamais pu m'imaginer quelque chose de plus navrant que les grands orbes muets de ce mort m'envisageant fixement, pendant que sa tête dénudée au contact de la tombe implorait tristement mes prières. (NOTE DE L'AUTEUR.)

gieuses que l'on force à se lever et à s'en aller dormir dans un cimetière quelconque, loin des stalles que la mort leur avait assignées. Tous ces débris de crucifix, ces fragments de sanctuaires, ces tessons de vitrines peintes font mal à l'âme et au cœur, et l'on se sauve bien vite et bien loin, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le bruit sec et sarcastique du marteau de l'homme fossoyeur ; car chaque coup serait capable d'enfoncer sur votre front la couronne d'épine du doute, et avec elle le mépris des hommes et d'une société qui ne sait plus rien respecter, pas même les tombeaux et les choses saintes.

Aujourd'hui, ces profanations et ces sacrilèges spéculations cessent petit à petit, sous le sage gouvernement de Maximilien. Mais sera-t-il capable d'effacer tout le mal qui a déjà été fait ? Comment réunir et rassurer tous ces pauvres missionnaires, toutes ces humbles religieuses que la bayonnette de la révolution a refoulés loin devant elle ? Le mal n'est pas incurable, tant s'en faut ; mais la plaie est si vive, que le moindre attouchement du doigt fait tressaillir le blessé, et la guérison est à recommencer. Alors le médecin, pour endormir les souffrances de son patient, n'a qu'une chose à faire : chercher au fond de sa pharmacie pour voir s'il n'y trouverait pas, parmi ses pilules, la boîte de Pandore, et quand il a mis la main dessus, l'entrouvrir avec précaution et montrer au malade le lambeau du ciel qu'elle contient—l'espérance.

L'empereur Maximilien est appelé à signer plus d'une belle page de l'histoire de son immense empire, s'il ne ment pas au sceau que le sang de la France a posé sur la couverture du volume renfermant son avenir. La plupart des hommes qui l'entourent sont à la hauteur de leurs positions. Sa compagne mériterait d'être la sœur de l'impératrice Eugénie, tant elle lui ressemble comme ange de bonté et d'énergie, ¹ et le maréchal Bazaine représente glo-

¹ Cette femme, que Dieu avait semée sur leur route pour faire rejaillir sur le sol tourmenté de leur malheureuse patrie un peu de cette sereine et céleste tranquillité qui était venue s'asseoir avec elle au coin de son foyer domestique ; cette femme, qui restera comme le plus pur portrait d'héroïne que le dix-neuvième siècle léguera à l'histoire, ils l'ont rendu folle de terreur, folle de désespoir, à force de lui jeter à la figure leurs hurlements de vengeance et d'anarchie !—Alfred de Musset avait donc raison lorsqu'il laissait échapper ce sanglot :

O mon siècle ! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
 Se soit vu de tout temps ? O fleuve impétueux,
 Tu portes à la mer des cadavres hideux :
 Ils flottent en silence—et cette vieille terre
 Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
 Autour de son soleil tournant dans son orbite,
 Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
 Pour tâcher de l'atteindre et de s'en plaindre à lui !

(NOTE DE L'AUTEUR.)

rieusement, auprès de son trône, la noble mission de bras droit de la France, de ce bras qui a reçu de la Providence le droit de frapper fort, mais justement, de punir partout le lâche et de défendre toujours l'opprimé.

Malheureusement, parmi son entourage mexicain se sont glissés cautuleusement des gens dont le seul mérite a été d'avoir les jarrets d'acier d'un saltimbanque, et qui sont venus dissimuler adroitement, sous leurs cravates blanches, sous leurs habits de ville, le sang coagulé de leurs compatriotes. Ces hommes, contre qui la vindicte publique n'ose s'élever, font plus de tort que de bien à la noble cause qu'ils souillent de leur présence. Ce sont des serpents que la faveur impériale réchauffe dans son sein. Plus tard, quand l'aigle français, appelé ailleurs, aura repris son vol interrompu, ils pourront bien jouer, auprès de la monarchie mexicaine, le rôle de l'aspic de Cléopâtre.¹

Mais, Dieu me pardonne, moi qui ai pris la peine d'écrire ces souvenirs de manière à prouver au lecteur que je ne m'occupais jamais des affaires des autres, ou de politique, ce qui est synonyme, me voilà surpris en flagrant délit de confectionner un paragraphe ressemblant, à s'y méprendre, à l'éditorial d'un journal ! Je change donc d'encrier, quoiqu'il m'en coûte de ne pas compter, devant ceux qui me lisent, le nombre de cadavres de femmes et d'enfants sur lesquels se sont empreintes les bottes à l'écuycère de certain brave général de division, aujourd'hui ambassadeur auprès de la Sublime Porte ; de soulever le voile dégoûtant d'infamies qui pèse sur la vie toute entière d'un des plus hauts personnages du palais, et de narrer l'ignoble mariage d'un gros financier, ambassadeur, lui aussi, et ministre plénipotentiaire. Ces choses auraient une teinte romanesque tout à fait charmante, mais je ne me sens aucune inclination pour le genre.

L'oubli doit veiller à la tête de certains livres, comme à la porte de certains cœurs. Autrement, c'en serait assez pour faire prendre en horreur une société capable de tolérer des abominations qui auraient fait rougir Sodôme et Gomorrhe. C'est un mal que de laisser errer sa pensée sur ces abîmes du crime et de la dégradation ; car l'âme se laisse insensiblement emporter par le roulis du doute, si elle ne rencontre sur son chemin quelque chose qui puisse la sauver et l'engager à ne plus se souvenir. Pour cela, il

¹ Au risque de fatiguer le lecteur par mes notes, je lui ferai remarquer que ces paroles étaient écrites au mois de janvier 1866. La conspiration du 15 juillet de la même année, dans laquelle une grande partie de l'Empereur fut impliquée, est venue justifier, trop tôt, hélas ! mes tristes prévisions.

suffit toujours du serrement d'une main amie, de la vue d'un homme de bien. Je profite donc du moment où l'une de ces figures bénies passe à mes côtés, pour faire halte et en crayonner rapidement le portrait.

Maximilien, par sa taille haute, svelte et bien découplée, passerait volontiers pour un bel homme, parmi un corps d'officiers de hulans autrichiens, où tous les hommes sont beaux. Dans la limpidité de son œil bleu viennent se refléter cette bonté et cette clémence ineffables qui ont marqué les débuts de son règne, ¹ et sa figure pleine d'expression et d'intelligence est encadrée par de longs et soyeux favoris blonds. Son instruction est bonne et solide. Quand il était officier de marine, il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe : je tiens cela de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Maury. Suivant l'habitude des militaires autrichiens, qui presque tous parlent deux ou trois langues vivantes, il en cause sept avec une facilité et une éloquence presqu'incroyable, et, pour ma part, je lui ai entendu prononcer de l'anglais que bien certainement ne désavourait pas un élégant de Hyde-Park.

Pourtant une ombre vient se poser à côté des beaux effets de lumière que l'on remarque dans ce portrait. En Europe, cette ombre serait une qualité ; au Mexique, elle devient un crime à la longue, car elle mène au suicide politique. L'Empereur, habitué à croire en tout ce qui l'entourait, quand il était sur le pont de sa frégate, au milieu de toutes ces loyales figures de matelots, et plus tard encore, quand, gouverneur de la Lombardie, il voyait à ses pieds un peuple opprimé, tout étonné de rencontrer un Autrichien bon, juste et compatissant, aurait dû laisser à son château de Miramar cette belle et franche confiance, qui ne peut que lui nuire et le faire tourner en ridicule par son Mexique gangréné. ¹

(1) Tous les condamnés à mort étaient commués. (NOTE DE L'AUTEUR.)

(2) L'Empereur Maximilien s'est peint lui-même au complet, dans cette franche allocution qu'il prononçait à l'occasion de la mort de son beau-père le roi Léopold de Belgique :

“ Quant à moi, messieurs, vous avez été témoins de mes travaux. Laisant de côté les vaines théories qui ne conduisent qu'à l'anarchie, j'ai consacré mes veilles à l'organisation de l'administration publique, au développement des éléments de prospérité et de richesse du pays, et à la solution des grandes questions qui le préoccupaient.

“ Dans cette tâche ardue, j'ai su résister à l'impatience des uns et au découragement des autres, parce que les plaies ouvertes par cinquante années de guerre civile ne se cicatrisent pas en un jour. Mais ferme dans la conscience de ma foi, je m'achète droit à mon but, avec une infatigable persévérance. Les forces pourront m'abandonner ; le courage..... jamais.

“ J'ai respecté la liberté de la presse, lorsqu'elle n'a pas dégénéré en licence,

Je me souviendrai toujours de l'immense éclat de rire qui retentit un beau matin, d'un bout à l'autre de la capitale, lorsqu'on apprit que l'Empereur, parti pour faire une exploration scientifique du côté de Pachuca, avait eu ses chemises en batiste fine, son cheval tout harnaché, son nécessaire de voyage et ses armes enlevées par un de ses aides-de-camp favoris ! Et quelques jours après, quand la rumeur indiscreète eût fait circuler que Sa Majesté venait d'avoir sa montre escamotée en pleine cathédrale, au milieu de son brillant état-major, les lazzis se remirent à pleuvoir sur le malheureux palais impérial. Chacun se souvenait qui d'une anecdote, qui d'un tour de passe-passe opéré sous ses yeux, mais rien ne pouvait égaler les deux chefs-d'œuvre sus-mentionnés, si ce n'est pourtant quelque chose de très-véridique, arrivé du temps de M. Juárez.

Président un soir au conseil des ministres, l'ex-roi démocratique s'aperçoit que la sonnette d'argent venait d'être enlevée. Voulant épargner à ses conseillers la rougeur de la honte, il se contenta de souffler brusquement les deux candelabres en vermeil qui éclairaient le cabinet des délibérations, donnant cinq minutes au coupable pour remettre furtivement sur la table ce qui appartenait à César. Le délai expiré, le président frotta une allumette chimique pour allumer les bougies..... mais les chandeliers avaient disparu à leur tour, sans qu'on n'ait jamais pu savoir quel honorable portefeuille ils étaient allés éclairer.

Depuis des années, cette histoire est connue par tout le Mexique. Tout le monde en a ri, et personne n'a songé à en contester la véracité. Elle prouve une fois de plus que, sous le rapport de la dextérité dans le jeu de ses doigts, plus d'un Mexicain ferait crever de jalousie les plus illustres pick-pockets yankees.

Les environs de Mexico présentent au touriste quelques beaux points de vue qui valent certainement la peine d'être visités. J'eus la bonne fortune de visiter le parc de Chapultepec et la ville de Tacubaya en compagnie du dernier fils du premier empereur du Mexique, le prince Augustin de Iturbide, colonel de cavalerie au

en même temps que j'ai fait respecter l'autorité de la loi. Bien aveugle qui ne voit pas qu'une autorité forte est la dernière ancre de salut de notre patrie !

" Vous avez pu observer le calme que je garde au milieu des calomnies qui se sont élevées contre nous à l'étranger. En avant, messieurs ! les calomnies passeront et nos œuvres resteront.

" Fort de l'appui de ma conscience et de la rectitude de mes intentions, je compte tranquillement l'avenir. Le Mexique a mis son honneur entre mes mains ; qu'il sache qu'entre mes mains, son honneur ne périra pas !"

Pour qui connaît Maximilien, ces paroles ne sont pas de vains mots, et il est tout probable que les journaux des Etats-Unis auront le temps encore d'écrire plus d'un article à sensation, avant que l'Empire ne tombe. (NOTE DE L'AUTEUR.)

service de l'empire, et de M. Charles de Barrès, le spirituel rédacteur de l'*Estafette*, qui, avec l'*Ere-Nouvelle* du Chevalier Masseras, forme la presse française de la capitale. ¹

Tacubaya est un fort joli faubourg, situé à deux lieues de Mexico. On se rend par la voie ferrée aux belles résidences d'été que la fashion y a bâties, loin de l'atteinte mortelle des fièvres typhoïdes qui désolent la cité pendant toute l'année. ² A moitié chemin, se montre la route impériale de Chapultepec, ancienne école militaire de la République. M. Arthur Taschereau lui trouve, avec raison, un faux air des casernes du marché de Québec. Le parc qui l'entoure est d'une magnificence indescriptible. On y voit des cyprès qui ont, d'après l'estime de M. de Candolle, plus de cinq mille ans d'existence. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien l'homme se sent petit, même devant les feuilles mortes qui tombent en bruissant doucement, le long de l'énorme barbe grise toute moussue, recouvrant ces troncs forts et noueux, sur la sève desquels quarante siècles n'ont rien fait.

A quelque distance de la route de Tacubaya s'élève l'arbre où

¹ A mesure que le temps passe et s'enfuit, les journaux, les bulletins et des lettres particulières m'annoncent à chaque instant la mort de personnes qui m'ont été chères. Augustin de Iturbide vient de prendre place dans cette longue liste funèbre, et jamais meilleur cœur ne battit sous un uniforme de soldat. Jeune encore, 36 ans, instruit et plein de verve, il était le bout en train de nos réunions à Mexico, qu'il égayait par ses réparties fines et par ses anecdotes de voyage. Il fut pendant un mois mon voisin de chambre à l'hôtel Iturbide—l'ancien palais de son père!—et souvent il aimait à me rappeler un voyage qu'il avait fait à Québec, en 1838, voyage où il avait visité la citadelle sur les genoux du colonel commandant alors la garnison.

Le *Courrier des Etats-Unis*, après avoir rapporté son décès, ajoute qu'instruit par l'exemple de son père, il ne voulut jamais se mêler de politique dans son pays natal, et une fois que la foule, à l'opéra de Mexico, le contraignit à parler, voici le langage qu'il tint à ses compatriotes :

“ Mexicains, vous voulez un discours de moi : c'est très-bien. Vous en aurez un. Vous voulez que je parle comme le fils du libérateur du Mexique, l'immortel Iturbide. Vous l'aviez choisi pour empereur ; il était le seul honnête homme du Mexique, et vous l'avez fusillé. En vous conduisant ainsi, vous avez agi en voleurs et en assassins que vous êtes, que vous avez toujours été et que vous serez toujours. ”

La foule, confondue par l'évidence de ces vérités, ne riposta rien et laissa parler l'orateur, auquel rien n'était plus agréable que de vivre éloigné de son aimable patrie.

Je n'ai guère de peine à croire à la vérité de cet étrange discours ; car un jour de grande revue passée à Mexico, par l'Empereur, je l'entendais adresser cette robuste harangue à son régiment de lanciers qui n'exécutait pas une retraite à son gré :

—Tas de brigands ! vous manœuvriez avec bien plus de précision à la bataille de Tacubaya !

Ces messieurs avaient fait, paraît-il, une magnifique volte-face devant l'ennemi, laissant Iturbide à moitié mort sur le terrain. (NOTE DE L'AUTEUR.)

² Outre ces fièvres, causées par la malaria des lagunes de Texcoco, de Chalco et de Cochimilco, les maladies de cœur, principalement l'hypertrophie, sont excessivement communes à Mexico. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Fernand Cortès, défait et jeté en retraite, passa cette fameuse nuit du 1er juillet 1520, connue dans l'histoire espagnole sous le nom de nuit triste, *noche triste*. Malgré le grand nombre de touristes qui viennent en disséquer les branches pour les emporter comme reliques historiques, ce colosse, né en même temps que ses frères du parc, semble être aussi vivace qu'eux. J'ai fait comme bien d'autres : j'ai glissé une de ses branches dans mon carnet de voyage, et aujourd'hui elle orne modestement une des pages de l'album de ma sœur aînée, en souvenir des larmes amères versées sous leur ombrage par le farouche conquérant.

Si chaque sanglot poussé sous l'aiguillon de la douleur ou de la souffrance était devenu aussi célèbre que ceux-là, que de beaux herbiers de nos salons seraient tapissés de feuilles mortes avant le temps, d'herbes jaunies et flétris sur des tombeaux et de fleurs fanées sur des cœurs morts !

Le sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, la patronne attitrée de l'Empire, forme sans contredit ce qu'il y a de plus curieux à voir, comme échantillon d'art religieux, dans les environs de la ville. Dans cette chapelle que M. Girard trouvait ce qu'il avait vu de plus ravissant en fait d'architecture, pendant son voyage en Amérique, la munificence des princes européens et les largesses des Mexicains ont entassé des richesses et des trésors impossibles. " Elle est construite, écrit le savant voyageur, au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame. Son architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien de connu. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles, autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi grecques, mais d'un grec de fantaisie. La porte est mauresque et les fenêtres, pour la plupart, aussi. Tout cela semble devoir être très-incohérent, mais cependant ne l'est point : la disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d'harmonieux."

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le jour de mon arrivée à Mexico. L'Empereur terminait un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de l'Empire ; le général Bazaine se reposait de la joie que lui avait causée la réception, si méritée, de son bâton de maréchal de France, en mûrissant le plan de la longue et difficile expédition d'Oajaca, et le marquis de Montholon s'occupait du prochain mariage de sa fille avec M. le capitaine d'état-major Garcin.

Pendant tout ce temps, je me croyais oublié et je commençais déjà à me répéter, plus d'une fois, cet alexandrin célèbre :

Quand je vois l'étranger, je pleure mon pays,

lorsqu'un bon matin, je fus éveillé par le bruit sec et métallique des éperons d'un chasseur d'Afrique. Il arrivait au triple galop, m'apportant, de la part du colonel d'état-major général, M. Osmont, l'ordre de me rendre à son bureau le soir même, pour y passer un examen.

Un comité, composé des généraux de brigade de Lascours et L'Hérillier, sous la présidence du général de division de Castagny, m'y attendait. J'eus la bonne fortune de mériter leur approbation, et d'être attaché, comme capitaine, au quatrième tirailleur mexicain. Le lendemain, je recevais la lettre de service suivante, en réponse à la requête que le comité m'avait fait dresser, pour être annexée à son rapport :

“ Mexico, le 27 novembre 1864.

“ Corps expéditionnaire
du Mexique.

—
“ Etat-Major Général.

—
“ N° 8839.

“ *Capitaine,*

“ J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu la demande que vous m'avez faite de vous joindre à l'expédition d'Oajaca.

“ J'accepte vos offres de service, et vous autorise à partir quand vous le jugerez convenable.

“ Le Maréchal Commandant-en-Chef,

“ par ordre,

“ Le Colonel Chef d'Etat-Major Général,

“ AD. OSMONT.

“ M. le Capitaine Faucher de St-Maurice,

“ Calle Puente de San Francisco,

“ N° 14, Mexico.”

A cette missive était joint un ordre cacheté adressé au général de division, le vicomte Courtois d'Hurbal, parti depuis dix jours pour prendre le commandement de la campagne, et une lettre d'introduction auprès de cet officier supérieur, que je devais à la courtoisie de M. Jules Maurice, secrétaire de monsieur le ministre des finances, Armand. Comme je l'ai su plus tard, la note cachetée

contenait ma nomination temporaire à l'état-major du général, en attendant qu'il voulût bien disposer de mes services.

Le temps pressait, si je voulais rattraper la colonne expéditionnaire, qui avait plus de quinze étapes sur moi. Je ne pris que le loisir de me faire faire, à la hâte, une tenue de campagne, et, trois jours après, la diligence de Puebla m'entraînait sur la route—beaucoup trop poussiéreuse ce jour-là—de la gloire et des contusions qu'elle laisse, bien souvent, aux épaules de ceux qui se mêlent de la coudoyer.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A continuer.*)

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

I

LE CHEVALIER LOUIS.

Vers la fin de mai de l'année 1812, le capitaine Robert pénétrait dans le fleuve Saint-Laurent sur un léger brick, qui virait avec la plus gracieuse coquetterie dans ce large et profond bassin, soumis au flux et au reflux à plus de cent trente lieues de profondeur dans les terres. Ce capitaine était un vieux marin d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Ayant parcouru la plupart des mers du globe dans ses voyages, son intelligence s'était ornée de connaissances variées et d'une grande expérience des choses humaines. Ses talents maritimes lui avaient depuis longtemps acquis l'estime de ses chefs. Ils aimaient à le consulter, car ses conseils étaient ordinairement marqués au coin d'une prudence consommée. En ce moment, il revenait de France, la patrie de ses ancêtres, et rapportait un surcroît d'amour pour cette belle contrée que, dans sa pensée, nul autre pays du monde n'égalait en urbanité, en gloire et en générosité.

Il possédait à son bord un jeune Français qu'il avait pris en singulière estime, durant la traversée. C'était un petit-neveu de Monseigneur Plessis, alors évêque de Québec. Nature aventureuse et chevaleresque, mais antipathique à toute espèce de contrainte, il se rendait au Canada dans l'espoir d'y acquérir un peu de gloire et un peu de fortune.

Lors de la grande émigration qui eut lieu parmi les Français du Canada, après la cession de celui-ci à l'Angleterre, son père avait abandonné des biens immenses pour regagner sa patrie. La révolution ayant achevé de le ruiner, il était mort de chagrin, laissant sa veuve avec un enfant encore en bas âge. C'était cet enfant, qui, devenu homme, venait aujourd'hui tenter de récupérer une partie de cette fortune que son père avait perdue. Tel était du moins son but avoué ; mais il en avait un plus relevé, qu'il avait la ferme volonté de réaliser, dût-il lui en coûter la vie. A l'époque de cette émigration, un parti d'Indiens s'étant jeté sur les environs de Québec, avait enlevé une jeune sœur et un frère de l'émigrant, sans que celui-ci pût découvrir ce qu'ils étaient devenus.

Depuis lors, Monseigneur Plessis avait fait faire les recherches les plus minutieuses, sans être plus heureux.

Le jeune chevalier Plessis s'était donc décidé à quitter son pays, dans l'espoir d'arriver à de meilleurs résultats. Si le Ciel daignait le secourir, sa mère devait venir le rejoindre au Canada pour y vivre sur les anciens domaines qu'elle avait autrefois possédés et que son fils se proposait d'exploiter lui-même.

Depuis que ce jeune homme était à bord, les passagers et les matelots ne le désignaient que sous le nom de chevalier Louis. La plupart éprouvaient pour sa personne la sympathie la plus cordiale, car tout en lui respirait la franchise, la bonté, la loyauté et la bravoure. Ses traits étaient réguliers, sa taille souple et flexible, et ses muscles d'acier. Debout sur le pont, il contemplait ce fleuve dont il admirait la grandeur imposante et la sévère majesté.

Le jour s'était levé avec toute la pompe qui décore ordinairement les bienfaisantes matinées de la fin de mai. L'horizon se diaprât d'un large manteau d'azur. Une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupes d'or, dont les bords semblaient se détacher du ciel comme des franges de rubis et d'émeraudes. Sur les deux rives du fleuve tout était vie, mouvement, prière : une brise caressante, courant complaisamment sur les bruyères, frôlait de son aile mille fleurs sauvages qui commençaient à épanouir leurs corolles embaumées.

Dans les gros buissons épineux qui bordaient le fleuve et à l'entrée des forêts lointaines, le joyeux courtisan de l'aurore, le rossignol, s'évertuait à jeter ses trilles mélodieuses au milieu de cette scène ravissante et d'en égayer la sauvage et majestueuse grandeur.

Tandis que le jeune homme s'adonnait à l'admiration que lui causait le spectacle qu'il avait sous les yeux, le capitaine lui frappa sur l'épaule en lui disant avec une douce familiarité :

— N'est-ce pas, chevalier, que ce spectacle est grand et beau ? Mais dans le pays que vous allez parcourir, combien de fois ne verrez-vous pas les merveilles succéder aux merveilles ! Je puis le dire avec un légitime orgueil, le Canada est incontestablement la contrée la plus curieuse et la plus pittoresque de l'Amérique entière. La Suisse, que les Européens visitent à l'envi, comme un des plus admirables pays du globe, n'a rien qui puisse surpasser les beautés que l'on rencontre à chaque pas dans celui-ci. Je pourrai vous faire voir quelques-uns de ces paysages les plus remarquables, si le cœur vous en dit, et j'ose espérer que jamais votre attente ne sera trompée.

— Mais votre proposition m'enchanté, capitaine ; et, dès maintenant, je vous promets que, si vos sites égalent en charme le tableau magique que j'ai sous les yeux, ma curiosité n'aura point été vaine. Ce n'est qu'avec un indicible frémissement que je puis contempler cette merveilleuse nature dont notre immortel poète, le vicomte de Chateaubriand, vient de nous donner de si magnifiques peintures. Quel admirable génie ! Après la régénération des nations par notre grande révolution, il vient de commencer la régénération des arts et des lettres ! Avec quel éclat ne nous peint-il pas les frémissements prophétiques qui agitent tous les peuples ! Il me semble que le siècle qui commence doit être grand entre tous les siècles de l'humanité, par ses découvertes, ses inventions, et tout ce qui tend à améliorer le sort des classes souffrantes de la société !

— Et peut-être ne vous trompez-vous pas dans vos généreux pressentiments. Mais, comme toujours, la France sera la sentinelle avancée de ce mouvement des peuples vers toutes les améliorations. Aussi ne pouvons-nous assez déplorer les malheurs qui l'ont forcée à céder le Canada à sa plus cruelle ennemie. Jamais il n'aurait dû avoir d'autre protectrice que la France ! Le jour où la mère-patrie nous abandonna aux Anglais, vit naître notre résistance à cette nation égoïste et despotique. Les Anglais durent immoler trois armées pour arriver à nous vaincre. Nous avons dû sacrifier dans cette lutte jusqu'à notre dernière obole et arracher au foyer domestique presque toute la population valide pour recruter les armées. Les adolescents et les vieillards eux-mêmes avaient dû être employés à transporter les approvisionnements. C'est à peine si l'on parvint à cultiver, avec l'aide des femmes et des enfants, quelques parcelles de terrain, qui ne préservèrent pas le pays d'une affreuse disette. Dès lors, tous ceux qui purent regagner la France s'empressèrent d'émigrer. L'aversion pour les Anglais, l'appréhension de leur brutalité froide et haineuse, la persuasion peut-être où

beaucoup demeuraient que cette domination serait courte et que la France n'abandonnerait jamais une si précieuse colonie, entraînaient l'aristocratie du pays, une grande partie des négociants et tous ceux qui tenaient à l'administration.

“ Arrivés en France et voyant le Canada définitivement perdu, presque aucun d'entre eux ne pensa à revenir. Plusieurs même abandonnèrent la liquidation de leurs intérêts et songèrent à se pourvoir dans la mère-patrie d'une position nouvelle. Les Anglais eux-mêmes accrurent encore ce mouvement, d'un côté en donnant aux émigrants toutes les facilités pour regagner la France, de l'autre, en se montrant persécuteurs implacables et spoliateurs odieux pour ceux qui restaient. Ils espéraient, par cette conduite, acquérir une plus grande facilité pour consommer l'asservissement d'une population qui ne cessait de leur manifester la plus profonde aversion, et pour parvenir à anglifier ces pauvres paysans qui seraient ainsi privés de toute consistance matérielle et morale.

— Oh ! que je reconnais bien là les barbares oppresseurs de la malheureuse Irlande, s'écria le chevalier indigné.

— Aussi sera-ce un éternel honneur pour nos compatriotes d'avoir triomphé de ces calculs, autant par leur intelligence que par l'énergie de leur résistance. Laisée dans l'abandon, sans direction, sans unité, sans soutien, la masse populaire, dénuée d'instruction et privée de centre politique, ne désespéra cependant pas de l'avenir. Éparse dans les campagnes, elle ne songea d'abord qu'à restaurer son patrimoine délabré, à s'assurer les nécessités de la vie, le calme et le repos du foyer domestique. C'était le premier moyen d'échapper à l'anéantissement.

“ L'aversion des Canadiens pour les Anglais, le sentiment de leur origine française, leur attachement profond à leur nationalité, à leur langue et à leur religion, les portèrent ensuite à résister si énergiquement à l'application du régime seigneurial qui avait perdu l'Irlande, que l'Angleterre dût renoncer à toute implantation. Ils trouvèrent ainsi en eux-mêmes une force de résistance passive qui défia les persécutions aussi bien que la ruse. Ils respirèrent tranquillement le cours de leurs travaux, de leur développement, de leur invincible progrès. Bientôt les familles canadiennes se multiplièrent, s'étendirent, se déversèrent des contrées les plus peuplées dans celles qui l'étaient moins, et consolidèrent leur nationalité de la manière la plus sûre et la plus forte, en formant une masse serrée, homogène, incessamment croissante, qui déjoua toutes les tentatives imaginées pour les anglifier.

— Mais s'il en est ainsi, reprit le chevalier, pourquoi donc les Canadiens n'ont-ils pas embrassé le parti de l'indépendance amé-

ricaine, lors de la grande révolution des Etats-Unis contre l'Angleterre ?

— Lorsque cette heure sonna dans les destinées de l'Amérique, il y eut un moment d'hésitation anxieuse parmi les Canadiens. Ils pouvaient, en effet, s'affranchir du joug de leurs ennemis et humilier leurs barbares oppresseurs ; mais l'aversion qu'ils nourrissaient contre les colons américains fut plus forte encore que celle qu'ils ressentaient pour les Anglais. Après tout, les Etats-Unis étaient pour le Canada un ennemi immédiat, et c'était la haine acharnée de leurs colons qui avait constamment soulevé, soudoyé, soutenu les luttes cruelles où leur nombre avait héroïquement succombé. L'influence des souvenirs, la diversité des habitudes, des religions et des races, mais principalement l'instinct secret et sûr de la conservation nationale, décidèrent les Canadiens à refuser les avances des Etats-Unis. Ceux-ci arrivaient avec une population qui se fut immédiatement emparée de toute influence et eut, en peu de temps, absorbé la race française. Les Anglais, au contraire, ne présentaient qu'une occupation éloignée, incapable de supprimer l'élément prédominant du pays et dont on n'avait qu'à redouter l'inintelligente oppression. Les Canadiens eurent donc raison de repousser les Américains et de rester neutres.

— De rester neutres, dites-vous, capitaine ! Mais n'aurait-il pas été préférable de s'entendre avec les officiers français et de saisir cette occasion pour rétablir l'union avec la France ?

— Sans doute ! sans doute ! chevalier. Je dirai plus, il eût suffi de la vue de trois bâtiments de guerre français dans le golfe Saint-Laurent pour soulever, comme un seul homme, toutes les populations du Canada. Mais la conduite du gouvernement français et de ses agents fut si maladroite en cette circonstance, qu'il est plus à blâmer encore que les Canadiens de n'avoir pas su en profiter.

— Et maintenant, si, au lieu de jouer sa fortune et celle de la France dans une guerre européenne qui tôt ou tard doit finir par lui être fatale, Napoléon envoyait ici quelques escadres chargées d'hommes déterminés, nos chances seraient-elles toujours les mêmes ?

— La révolte serait irrésistible, invincible. Vous connaissez sans doute les luttes que Monseigneur Plessis, votre oncle, dût soutenir contre Sir James Henry Craig, ce gouverneur taquin, rancunier et despote. Un instant le mécontentement fut tel que le persécuté dût implorer l'intervention de l'évêque lui-même pour prévenir une rébellion devenue imminente, par suite de son administration dure, arbitraire et souvent injuste. Des écrits séditieux,

répandus dans tout le pays, demandaient vengeance du tyran, et le clergé seul put calmer l'incendie sur le point d'éclater. C'était en 1810, Lord Craig gouvernait depuis trois ans. Les Américains crurent le moment favorable pour surprendre le Canada et n'attendirent qu'une occasion pour se précipiter sur nos contrées. L'Angleterre épouvantée se hâta de rappeler Lord Craig pour le remplacer par Sir George Prevost, qui gouverne, depuis un an, avec douceur et bienveillance, s'efforçant de réconcilier les esprits avec la domination anglaise.

— Mais sans y réussir, selon toute apparence ?

— Non, assurément. Cependant, si les Américains persistent dans leur projet d'annexion, comme tout semble le démontrer, nul doute que la population ne s'unisse avec un admirable ensemble au parti anglais qu'elle déteste, pour se préserver de toute fusion avec les Américains, dont le triomphe entraînerait la destruction de leur nationalité.

— Ainsi l'invasion des Américains sur le territoire de la colonie vous paraît imminente ?

— D'autant plus que les forces britanniques sont en ce moment presque purement nominales. C'est à peine si l'on peut compter quatre mille hommes sur une étendue de frontière de plus de quatre cents lieues. Le cours immense du Saint-Laurent, semblable à une grande route militaire, est donc ouvert de toutes parts aux Etats-Unis, qui, par là, peuvent pénétrer sans résistance apparente jusqu'au cœur du Canada. Aussi, durant l'été de l'année dernière, ont-ils déjà réuni leurs principales troupes sur leurs frontières du nord-ouest, où ils ont attaqué les Indiens hostiles et soutenu contre eux plusieurs combats. Dans ce moment même, on assure qu'ils concentrent, dans la petite ville de Détroit, une armée toute prête à envahir le Haut-Canada, comme je viens de l'apprendre en prenant terre à l'entrée du golfe.

— Mais alors, c'en est donc fait de la nationalité canadienne ?

— Oui, si chaque habitant ne devient un héros pour la défense de cette nationalité que jusqu'ici rien n'a pu abattre.

— Et vous croyez...

— Que pas un Canadien n'hésitera à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour repousser cette inique invasion.

— Ah ! s'il en est ainsi, mon sang et mon bras à ce brave peuple ! s'écria le chevalier avec exaltation.

— Merci ! au nom de mes compatriotes, répondit en souriant le capitaine, car nulle offre ne saurait être mieux accueillie. Si la guerre éclate, vous ne tarderez pas à voir se renouveler tous les

prodiges qui ont illustré, dans la dernière, les noms à jamais glorieux des chevaliers de Montcalm et de Vaudreuil.

Pendant que le capitaine et le chevalier s'entretenaient ainsi, le navire remontait rapidement le fleuve. Laisant à droite l'île d'Orléans, il ne tarda pas à toucher la Pointe-Lévi, où il relâcha un moment. Une tribu d'Indiens micmacs, campant en ce moment sur le rivage, offrait au jeune Français le plus curieux sujet d'étude. Les traits de ces sauvages ont quelque chose de peu agréable : leur teint est fortement cuivré, leur visage allongé et leur physionomie sombre. Cependant ils sont grands, forts et propres à des occupations qui pourraient embellir leur misérable vie des douceurs de la civilisation.

Leurs femmes sont petites, minces, et possèdent des traits arrondis plus gracieux que ceux de leurs maris. Leurs cheveux peints avec le plus grand soin sont séparés en deux larges nattes à partir du sommet de la tête. Plusieurs portent des chapeaux de peaux de castors, ornés de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. D'autres se coiffent d'un bonnet de drap, pointu, bordé en poils d'élan, de nuances variées. La plupart s'enveloppent d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, orné de larges bandes de soie jaune et verte. Ce manteau, qu'elles arrêtent à leur ceinture pendant la belle saison, se ramène sur la tête pendant l'hiver. En dessous se voit une tunique ou chemise de toile de coton peinte. Elles portent des bas très-larges de couleur écarlate, et leurs mocassins ou chaussures sont bordés de poils d'élan ou de piquants de porcs-épics. La plupart ont des bracelets et des colliers d'argent ou d'étain. Des grands anneaux pendent à leurs oreilles. Comme les hommes, dont l'accoutrement ne diffère du leur que par la robe qui remplace le manteau, elles se tracent sur la figure de larges raies de vermillon ou de charbon formant un tatouage bizarre qui enlaidit le charme naturel dont la nature pourrait les avoir douées.

Une pièce essentielle à l'accoutrement des hommes est une gibecière dans laquelle ils renferment leur tabac. Une ceinture de cuir ceint leurs reins et leur sert à maintenir le couteau avec lequel ils scalpent la chevelure de leur ennemi. Ils portent aussi des cordons appelés wampum ou colliers, et qui sont composés de coquillages particuliers qu'on vend en grande quantité aux Etats-Unis. Par une coutume que l'on retrouve dans toutes les tribus sauvages de l'Amérique septentrionale, à la fin de chaque discours, ils prennent un de ces colliers pour se rappeler ce qui a été dit, et leur mémoire est telle que nombre d'années après, ils se souviennent de ce que signifie chacun des cordons qu'ils possèdent.

Tous les ans, le gouverneur du Canada a l'habitude de faire à ces Indiens des présents qui consistent spécialement en couvertures de laine. On distribue, en outre, aux familles des chefs des draps de couleurs tranchantes, dont ils se font des vêtements qu'ils ornent ensuite d'une foule de colifichets d'argent et d'étain. C'était précisément l'époque où ils allaient recevoir ces présents qui était cause de leur rassemblement à la Pointe-Lévi, d'où ils se préparaient à se rendre à Québec dans leurs canots pour les aller recevoir des mains du gouverneur, qu'ils appelaient Ononthio ou le grand aïeul. C'est dans cette ville que nous ne tarderons pas à les retrouver.

Le navire ne tarda pas à se trouver dans les eaux qui baignent le pied des rocs qui forment le port de Québec. Ces rochers à pic qui surplombent d'une manière étrange au-dessus des flots, forment un des tableaux les plus effrayants que puisse offrir l'aspect de la nature. A la vue de ces rochers surmontés de hautes murailles et des bastions saillants d'une imprenable citadelle, on tremble qu'à chaque instant ces masses gigantesques, se détachant de leurs bases, ne s'écroulent avec un bruit affreux et n'ensevelissent sous leur poids les vaisseaux de guerre ou de commerce qui viennent jeter l'ancre dans ce port extraordinaire, l'un des plus étonnants qui soit au monde.

Des barques de tout genre parsemaient le havre et la baie : les unes allaient à la voile, mais le grand nombre à la rame. Impossible de décrire la confusion bizarre que présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très-raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût y séjourner pendant les rudes hivers de cette contrée. La plupart cependant sont percés de jours, ou se terminent par des galeries, des plate-formes, des coupoles qui projettent de singuliers ornements. Rien de plus pittoresque que l'effet qui résulte de l'ensemble de toutes ces constructions. Disons cependant que quand on pénètre dans la partie basse de la cité, l'enchantement disparaît. La ville haute renferme tous les établissements publics : la cathédrale, élevée par les Français ; les bâtiments somptueux qui entourent la belle place de la parade ; l'hôtel du gouvernement, qui est perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de de plusieurs centaines de pieds. De ce point, on domine complètement la ville basse, qui offre l'aspect le plus curieux qui se puisse imaginer.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de toutes, que les élégants aiment à déployer leur adresse, à diriger leurs voitures, parées de tous les ornements de luxe le plus raffiné.

Robert voulut conduire lui-même le chevalier français au palais épiscopal où résidait son oncle. En passant devant l'Hôtel-Dieu, il lui dit :

— Voilà la première cause des inimitiés qui éclatèrent entre Sir James Craig et Monseigneur Plessis. A peine arrivé à Québec, le gouverneur, voulant établir de nouvelles casernes, avait jeté les yeux sur cet édifice dont la situation avantageuse, l'étendue des dépendances territoriales, les vastes sales, les magnifiques dortoirs avaient excité son admiration et son envie aussi bien que celle de ses officiers. Il proposa à l'évêque de faire transporter les malades de l'Hôtel-Dieu et de réunir les religieuses des deux communautés en une seule. Mais Monseigneur Plessis répondit que ces bâtiments ne lui appartenaient pas, qu'il n'avait nul droit d'aliéner les biens de l'Eglise, et, pour se soustraire aux importunités menaçantes du gouverneur, il n'eut d'autre ressource que d'abandonner sa métropole et de se livrer à la visite des missions du fleuve Saint-Laurent, jusqu'au moment où le despotisme de James Craig fit éclater un commencement de rébellion qui ne put être calmé que par l'intervention de l'évêque lui-même.

C'était un beau vieillard, plein d'urbanité et de déférence, qui reçut le chevalier avec la plus tendre cordialité, le combla des témoignages de la plus vive affection et de toutes les marques de la bienveillance la plus sympathique. Ce fut avec plaisir qu'il s'informa de la France, de Napoléon-le-Grand alors arrivé au faite d'une puissance qui allait s'écrouler sous lui comme un monument de sable. Il s'informa ensuite des desseins, des projets qui amenaient le chevalier en Amérique, et ne put s'empêcher de l'admirer quand il eut appris de la bouche même de son neveu qu'il n'avait quitté la France que pour fuir de plus loin un odieux despotisme, et que, si la guerre éclatait entre le Canada et les Etats-Unis, il était résolu d'embrasser le parti des faibles contre les injustes oppresseurs.

Le jour même, Monseigneur Plessis présenta son neveu au nouveau gouverneur, qui l'accueillit avec toute la déférence due à l'auguste prélat qui le présentait. Celui-ci lui fit voir alors le mandement célèbre qu'il venait de composer dans le but d'encourager la milice des campagnes au devoir et à la fidélité. Il lui dit que déjà ses grands-vicaires, Deschenaux à Québec et Roux à Montréal, avaient écrit à tous les curés du Canada des lettres dont ils devaient faire part à leurs paroissiens pour les engager à se lever tous comme un seul homme, afin de repousser l'ennemi.

— Monseigneur, s'écria le gouverneur, je voudrais pouvoir vous remercier dignement des importants services que votre ardent et

généreux dévouement ne cesse de rendre au pays ! Espérons qu'aussi vaillamment secondés par le clergé et l'épiscopat, les Canadiens verront triompher la plus juste des causes et sauront intrépidement repousser cette odieuse agression.

«Croyez bien que, de mon côté, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour préserver le Canada des horreurs d'une invasion. Déjà deux bataillons arrivés d'Europe ont accru l'effectif des troupes régulières ; d'autres renforts ne tarderont pas à arriver. Sur ma demande, la législature coloniale vient de passer une loi tendant à mobiliser immédiatement la milice, et quatre bataillons se trouvent déjà sur pied. Toutes les forces dont on pourra disposer vont être mises en activité. Dans ce moment même, le général Brock occupe Toronto avec une armée capable de repousser celle du général américain Hull, si celui-ci sort de Détroit, où il tient ses quartiers, pour envahir le Haut-Canada. Enfin, une flotte importante stationne sur le lac Erié, sous la conduite de l'amiral Proctor. C'est dans ces régions, jeune homme, ajouta le gouverneur, en s'adressant au neveu du prélat, qu'il y aura de la gloire à moissonner à pleines mains, et puisque vous êtes amateur d'aventures et de batailles, un brevet de lieutenant vous serait délivré, dès demain, si cela pouvait vous faire plaisir. Dans quelques jours, vous pourriez partir pour le théâtre de la guerre avec le capitaine Robert, qui m'a longuement parlé de vous et qui aimerait d'avoir un officier tel que vous.

— Tant de bontés me confondent, se hâta de répondre le chevalier, et je tâcherai de m'en montrer digne en moissonnant vaillamment sur le champ de gloire dont vous venez de me parler.

Comme il achevait ces paroles, un grand bruit se fit entendre à l'entrée de l'hôtel du gouvernement. Il était occasionné par les réjouissances des Indiens micmacs auxquels on venait de distribuer les présents d'usage.

Le lendemain, le capitaine voulut faire connaître à son hôte les environs de Québec. Ils traversèrent ensemble la plaine d'Abraham, but ordinaire des promenades des classes élégantes. Mais le chevalier lui préféra les paysages pittoresques qui entourent la cataracte de Montmorency. En s'y rendant, il ne put s'empêcher d'admirer tout le long de la route les riants ouvrages de l'homme, les figures encore plus riantes des jeunes femmes aux yeux noirs qui avaient l'air tout français, et leurs jolis enfants si propres, si florissants de santé, si pleins de gaieté et de douce politesse. Pendant une distance de trois lieues, il vit s'agiter une population nombreuse et active. Les chemins étaient bordés de maisons, derrière chacune desquelles se prolongeait une métairie cultivée entre

deux haies parallèles. Rien en Amérique qui puisse rivaliser avec ces fermes blanchies à la chaux, coiffées de toits pointus, et toutes d'une forme plus fantastique, toutes d'un air plus étrange les unes que les autres. Les linteaux des portes étaient peints en noir, ainsi que les solives qui encadraient les croisées. Celles-ci, derrière leurs balcons, envahis par un épais réseau de plantes grimpantes, montraient des échafaudages de pots de fleurs, en sorte qu'on était tenté de se croire en Italie ou dans le midi de la France.

Lorsque nos voyageurs arrivèrent aux cataractes, elles formaient encore un cône d'une énorme grandeur causé par les pluies provenant de la fonte des glaces et des neiges qui recouvraient les montagnes. En été, on y chercherait vainement rien qui fût digne d'être remarqué. On sait que cette cataracte fut baptisée par Champlain en 1508, probablement en mémoire du Maréchal de Montmorency.

Impossible de rien rencontrer qui puisse ressembler à une auberge dans cette partie primitive de la contrée. Mais nos touristes reçurent la plus gracieuse hospitalité dans une ferme française. C'était un joli manoir en pierre, tenu avec une extrême propreté, et un ordre admirable. La cuisine, espèce de salle commune où on les introduisit d'abord, était chauffée en hiver par une immense cheminée et un gros poêle placé au centre de l'appartement. Cette cuisine contenait en outre de gros bancs de bois peints en bleu de ciel, de grands dressoirs remplis de vaisselle, et une douzaine de fauteuils antiques richement sculptés. Les appartements réservés aux voyageurs qui visitaient la contrée étaient plus somptueusement décorés. On y trouvait des porcelaines, des cristaux, des glaces, des gravures coloriées. Après avoir pris un excellent dîner, le chevalier et son guide visitèrent pendant une heure ou deux les maisons du voisinage. Les dignes propriétaires, ou paysans français, causèrent gaiement avec eux et les enchantèrent par leur cordialité. On ne saurait rencontrer nulle part des gens mieux élevés et surtout plus heureux qu'ils ne paraissent l'être dans leurs jolies demeures.

Le jour suivant, le chevalier, avide de contempler les beautés de la nature comme devait l'être un lecteur aussi passionné du prince de la littérature moderne, courut visiter les chûtes de Lorette, situées à environ deux lieues de la ville. A droite, entre une prairie et des vergers, est un joli village français dont le clocher, surmonté d'une croix et d'un coq, rappelle les villages de Normandie. A gauche, s'épanouit le non moins gracieux village de Lorette, habité par un tribu de Hurons que les Français ont civilisés. Quoiqu'ils aient perdu leurs anciens usages, entre autres leur

préjugé contre le travail et leur passion pour la guerre, ces Hurons ont conservé le costume bigarré particulier aux tribus indiennes qui ont des rapports avec les Européens. Cet usage leur donne une physionomie des plus originales. Ils furent assez complaisants pour danser devant nos touristes. Les cris, les gestes dont ils accompagnèrent leurs danses suffiraient seuls au besoin pour établir l'identité de leur origine.

Les sauvages des villages de Lorette, ainsi que ceux de Batiscan, de Saint-François, et de Bécancour, approvisionnent les marchés de Québec de fourrures, produits de leurs chasses, de corbeilles, d'autres ouvrages d'écorce de bouleau et de mocassins, espèce de chaussure faite de peau d'original et ornée de jolies broderies en piquants de porc-épic.

Au retour de ces courses poétiques, le chevalier trouva son oncle en conférence avec un vieux missionnaire qui avait blanchi dans les rudes travaux de l'apostolat. Vingt fois, il avait bravé la mort pour évangéliser les sauvages des rives du lac Supérieur. Ses nombreuses cicatrices, ses mains mutilées, la couronne de cheveux blancs qui décorait sa tête lui donnaient je ne sais quel air vénérable et plein de douce majesté qui imposait le respect et provoquait la sympathie. Une longue barbe, plus blanche que la neige, descendait jusqu'à sa ceinture et achevait de lui communiquer je ne sais quoi d'auguste qui rappelait les vieux ermites des premiers temps du christianisme.

Une grande et belle jeune fille, assise auprès de lui, redoublait encore l'effet que produisait l'aspect de ce vieillard par le contraste qui résultait de l'union de tant de grâce à tant de majesté. Je ne sais quelle expression de douce mélancolie était répandue sur le visage de cette jeune fille, belle de tous les attraits de l'innocence, de la vertu et de mystérieuses souffrances. Un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Les bras étaient nus jusqu'aux épaules, à la manière de certaines tribus sauvages.

Bien que fille d'un père sauvage et d'une Française, elle semblait être née sous le soleil de l'Europe. Le chevalier ne put voir cette belle enfant sans se sentir saisi d'un sentiment mêlé de respect et de sympathie. Lorsqu'elle se fut retirée, il apprit de la bouche du prélat qu'elle devait l'accompagner avec le vieux missionnaire jusqu'à Toronto, pour en recevoir protection et appui dans ce long et pénible voyage. Le bon évêque ajouta quelques considérations sur la vie de ses deux compagnons de voyage pour les lui rendre plus intéressants encore. On nous permettra de rapporter plus en détail l'histoire de notre héroïne.

II

LES ANGES DU ROCHER.

Le lac Supérieur forme une vaste mer Caspienne de cent lieues de large sur deux cents de long, donnant une circonférence de près de six cents lieues. Quarante rivières réunissent leurs flots dans cet immense bassin qui forme à l'ouest la limite méridionale du Haut-Canada. Plusieurs îles remarquables sont disséminées dans ce lac. Des caps nombreux s'allongent profondément dans les flots. Le rivage méridional est bas, sablonneux, sans abri ; les côtes septentrionales et orientales sont, au contraire, montagneuses et présentent une succession de rochers taillés à pic. Le lac lui-même est creusé dans le roc. A travers son onde verte et transparente, l'œil découvre, à plus de trente et quarante pieds de profondeur, des masses de granit de différentes formes, et dont quelques-unes paraissent comme nouvellement ciselées par la main de l'ouvrier. Lorsque le voyageur, laissant dériver son canot, regarde, penché sur le bord, la crête de ces montagnes sous-marines, il ne peut jouir longtemps de ce spectacle sans sentir ses yeux se troubler et sa tête se prendre de vertige. Ce lac immense à un flux et un reflux irréguliers ; ses eaux, par les plus grandes chaleurs de l'été, sont froides comme de la neige et cependant elles gèlent rarement, même pendant les hivers les plus rigoureux, alors que la mer est gelée. Les productions de la terre, autour de ces eaux, varient selon les différents sols : sur la côte orientale, on ne voit que des forêts d'érables rachitiques et déjetés, qui croissent presque horizontalement dans le sable ; au nord, partout où le roc vif laisse à la végétation quelque gorge, quelque revers de vallée, on aperçoit des buissons de groseilliers sans épines et des guirlandes d'une espèce de vigne qui porte un fruit semblable à la framboise, mais d'un rose plus pâle. Çà et là s'élèvent des pins isolés.

Sur ces eaux voguait, vers l'Orient, un léger canot dont une brise matinale gonflait la voile. Un sauvage de la nation iroquoise le montait. Sa lèvre plissée, son grand œil fauve, l'irradiation de ses traits décelaient le plaisir d'une vengeance satisfaite. Près de lui, à l'une des extrémités de la pirogue, reposaient deux petits enfants, encore à la mamelle, dormant sur des peaux de castors. Au simple aspect de leurs traits, on pouvait reconnaître un garçon

et une fille ; le premier décelait d'une manière très-caractéristique le sang mêlé ; la seconde aurait pu passer pour l'enfant d'une de nos plus élégantes dames de Paris, sans un léger cercle bistre qui entourait les jointures des doigts et le rebord des ongles de ses mains.

Le canot venait de pénétrer dans la large baie du détroit de Sainte-Marie. A sa droite, de petites îles courbées en demi-cercle étaient recouvertes d'arbres à fleurs semblables à des bouquets dont le pied était trempé dans les flots. A gauche, de nombreux caps s'avançaient dans les vagues. Les uns étaient enveloppés d'une pelouse qui mariait sa verdure au double azur du ciel et de l'onde ; les autres, composés d'un sable blanc et rouge, ressemblaient, sur le fond du lac bleuâtre, à des rayons d'ouvrages de marqueterie. Entre ces caps longs et nus s'entremêlaient de gros promontoires revêtus d'arbres qui se reflétaient intervertis dans le cristal transparent.

Ici, serrés les uns contre les autres, ils formaient un épais rideau sur la côte ; là, plus clairs semés, ils bordaient la terre comme des avenues et leurs troncs écartés ouvraient des points d'optique miraculeux, dans lesquels les plantes, les rochers, les couleurs diminuaient de proportion ou changeaient de teinte, à mesure que le paysage s'éloignait de la vue.

Ces îles au midi et ces promontoires à l'Orient embrassaient une vaste rade dont les eaux gardaient un calme perpétuel, même lorsque l'orage bouleversait les autres régions du lac. Là se jouaient des milliers de poissons et d'oiseaux aquatiques : le canard noir du Labrador se tenait perché sur la pointe d'un brisant, et les vagues environnaient ce solitaire en deuil des festons de leur blanche écume. Des plongeurs apparaissaient et disparaissaient pour reparaitre encore, tandis que l'oiseau des lacs planait à la surface des eaux et que le martin-pêcheur agitait rapidement ses ailes d'azur pour fasciner sa proie. Pour compléter le paysage, l'œil découvrait par delà toutes ces îles et ces promontoires les plaines fluides et sans bornes du lac. Les surfaces mobiles de ces plaines s'élevaient et se perdaient graduellement dans l'étendue : du vert émeraude, elles passaient au bleu-pâle, puis à l'outre-mer et à l'indigo. Chaque teinte, se fondant l'une dans l'autre, allait se terminer à l'horizon où la dernière semblait se joindre au ciel par une barre d'un sombre azur.

Alléwémi, le puissant chef iroquois qui dirigeait le canot, ne prêtait nulle attention à la magnificence de ce tableau magique. Les regards toujours attachés sur les deux petits êtres qui pleuraient au fond de son frêle esquif, il forçait celui-ci, après avoir franchi

le sault Sainte-Marie, à pénétrer dans le lac Huron. Laissant à sa gauche l'île de Manitoulin, dernier asile de la nation des Outawais, il aborda dans la baie de Saguinan, terminée par d'énormes chaînes de rochers qui dominent le lac. Les uns semblent renversés de leur base par une violente secousse souterraine; les autres paraissent planter dans le sol aride et nu; plusieurs percent les airs de leurs pics dénudés ou de leurs sommets arrondis.

Leurs flancs verts, rouges et noirs retiennent la neige dans leurs crevasses et mêlent ainsi l'albâtre à la couleur des granits et des porphyres. Là croissent quelques-uns de ces arbres en forme pyramidale que la nature entremêle à ses grandes ruines comme les colonnes de ses édifices debout ou tombés. Le pin se dresse sur les cimes des rochers et des herbes hérissées de glaçons pendent tristement de leurs corniches. On croirait voir les débris d'une cité dans les déserts de l'Asie; pompeux monuments qui, avant leur chute, dominaient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés.

Aussi hardi, aussi agile qu'un montagnard suisse, le sauvage, prenant les deux enfants au fond de sa pirogue, s'élança sur ces rochers qu'il gravit avec l'agilité d'un daim franchissant les précipices et, sautant de roc en roc, n'éprouvait pas plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole par-dessus ces cimes abruptes et dont les cris seuls rompent le silence de ces solitudes.

Bientôt il eut atteint un petit espace de terre en forme d'amphithéâtre, presque entièrement entouré par des rochers qui, saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité d'une sorte de demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le sol, inondé par les pluies apportées sur les ailes des vents de l'Orient, était mou et marécageux.

Parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Des groseillers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers semblaient couronner d'une guirlande de feuilles vertes et de fruits, couleur de pourpre, le front chauve du précipice. Dans l'anfractuosité d'un des rochers, s'ouvrait une petite cavité ressemblant tellement à un hamac que l'art paraissait s'être joint à la nature pour la former.

Ce devait être un lieu de repos, car elle était jonchée de feuilles sèches destinées à procurer une couche délicieuse à un homme accablé de fatigue d'une longue course et plus habitué à dormir sur la dure que sur un lit moelleux. Auprès se trouvait une autre excavation naturelle, assez haute pour qu'un homme de taille ordinaire pût y pénétrer debout. Une sorte de porte formée de joncs et de tiges inflexibles en défendait l'entrée. L'intérieur s'enfonçait

à une profondeur de plusieurs mètres. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte s'élevaient plusieurs rangées de pierres formant une pyramide qui supportait une soutane et un bréviaire. Le sauvage parut déconcerté de la solitude de ces lieux. Cueillant quelques fraises qui s'étaient épanouies dans une sorte de jardin cultivé autour du rocher, il les fit sucer aux enfants qui pleuraient de faim, jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis.

Les déposant alors sur la couche de feuilles, il se nourrit lui-même d'un demi-pain qu'il trouva près de la pyramide. Puis, s'asseyant à l'entrée de la grotte, il se mit à écouter les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés du printemps. Mais ces merveilles ne purent longtemps l'arracher à ses préoccupations. Comme celles-ci ne cessaient de l'agiter, il s'étendit de tout son long sur le lit de feuillage, afin de leur échapper, et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Il fut réveillé au déclin du jour par une voix qui disait lentement : " Mon fils, le Seigneur soit avec vous." Le sauvage se leva aussitôt et se sentit pénétré d'un vif sentiment d'admiration à l'aspect d'un beau vieillard qu'il avait devant lui. Le père Mesnard avait fait son éducation au collège des Jésuites. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada s'était de bonne heure emparé de son esprit. Pendant trente ans, il avait parcouru les forêts de ce pays à travers mille périls et au prix de fatigues inouïes.

Quand ses forces avaient commencé à s'affaiblir, il était venu se fixer sur les rives du lac Huron, où il avait réuni autour de lui une petite société de sauvages qu'il s'efforçait de gagner aux salutaires habitudes de la vie civilisée. Il tenait, en ce moment, un bréviaire sous son bras et s'appuyait d'une main sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure portait les traces des privations et des souffrances qu'il avait endurées pendant une vie remplie de mille vicissitudes. Sa longue barbe lui donnait un air si vénérable, qu'en sa présence on ressentait pour lui un respect mêlé d'admiration. Tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime, et cependant le son de sa voix était si affectueux qu'il était impossible de l'entendre sans l'aimer.

Un instant le sauvage demeura interdit en sa présence ; mais secouant bientôt cette impression, il s'écria d'une voix rude et féroce :

— Ces enfants sont ceux de mon plus mortel ennemi ; il aimerait mieux mourir que de leur voir embrasser ton culte ; fais-les chrétiens et je serai vengé.

— Mais au moins, dites-moi le nom de ceux qui leur ont donné le jour.

— Robe noire, obéis et tais-toi, car ce nom tu ne le sauras jamais. Je te connais ! pour les renvoyer à leurs parents, tu ne craindrais pas la mort.

— Mais ces pauvres innocents, que t'ont-ils donc fait ?

— Rien. Mais leur père apprendra un jour qu'ils sont devenus chrétiens, et il en mourra de rage.

En disant ces mots, le chef iroquois partit d'un grand éclat de rire, et, s'élançant de rochers en rochers, il disparut.

T.-L.

(A continuer.)

CHARLES ET EVA

ÉPISEDE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES
EN 1690

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE IV

OU M. DE MANTET EST FORCÉ DE MODIFIER SON PREMIER PLAN.

Nous retrouvons les Canadiens, le 8 février au soir, dans un bois à deux milles de Schenectady. Aucun des habitants du voisinage ne soupçonnait leur présence en ces lieux, tant les précautions des aventuriers avaient été bien prises.

Il y avait bien eu dans l'État de New-York, quelques rumeurs touchant l'expédition projetée ; mais on s'était moqué de cette entreprise, que l'on regardait comme encore à l'état de projet.

— Si ces enrégés de Français, disait-on, se mettent dans la tête de venir nous attaquer, le froid, les difficultés et la longueur de la marche à travers les bois, auront raison d'eux avant qu'ils aient parcouru la moitié du chemin qui sépare nos établissements des leurs.

Nul ne se doutait donc en ce moment, à Schenectady, que les "enrégés de Français" étaient campés à deux milles de la petite ville.

Les ombres nocturnes commençaient à s'épaissir et à s'étendre au-dessus de leurs têtes, quand les Canadiens s'arrêtèrent.

Comme M. de Mantet voulait attaquer Albany la nuit suivante, avant que la nouvelle de son arrivée se fût répandue, il avait résolu de ne donner que quelques heures de repos à ses gens. Par là, il aurait pu passer de nuit à Schenectady, pour n'être point aperçu des habitants de cette dernière place.

Il y avait à peine une demi-heure que les Canadiens s'étaient arrêtés, quand l'Aigle-Noir, le chef des alliés hurons, se dirigea vers une hutte où M. de Mantet prenait quelques moments de repos.

Quand le gentilhomme vit le Huron, un certain air de malaise se peignit sur ses traits. Il pressentait qu'il allait résulter quelque chose de fâcheux de leur entretien. Car il avait remarqué, depuis quelques jours, beaucoup d'hésitation parmi les alliés, qui, à mesure qu'on avançait, perdaient peu à peu l'enthousiasme qu'ils avaient manifesté lors du départ.

— Mon frère blanc est fatigué ? dit l'Aigle-Noir à M. de Mantet.

— Pas autant que mon frère l'Aigle-Noir paraît le croire, répondit M. de Mantet qui fit signe au chef de s'asseoir.

— Je viens vous demander, reprit le premier interlocuteur, après quelques instants d'un silence assez embarrassant pour tous deux, de convoquer un conseil composé des chefs blancs et de ceux de ma troupe que je choisirai. J'ai des choses importantes à dire à mes frères les visages pâles.

— C'est bien ! répondit M. de Mantet avec beaucoup de calme ; allez, convoquez un conseil de ceux de votre nation qu'il vous plaira d'y amener ; je vais prévenir mes officiers.

L'Indien sortit avec empressement de la hutte.

Un quart-d'heure plus tard, une douzaine de Hurons et tous les officiers canadiens étaient réunis autour d'un feu allumé à l'écart. Thomas Fournier, en sa qualité de guide, était aussi présent. Quand ils furent tous rassemblés, on alluma solennellement la pipe, que l'on devait fumer à tour de rôle avant d'aborder la question. Car on ne discutait rien d'important, dans un conseil indien, avant d'avoir fumé le calumet de paix. C'était une cérémonie à laquelle il fallait bien se soumettre, bien qu'elle agacât un peu les nerfs des Français, qui auraient mieux aimé en venir de suite au fait, sans avoir une demi-heure au moins à attendre patiemment que leur tour vint pour fumer avec le calumet qui passait par la bouche de chacun des assistants.

— Vont-ils en finir ? murmurait entre ses dents Thomas Fournier, qui devait tirer les dernières bouffées de l'instrument sacré. Comme si on ne pouvait jaser entre amis sans fumer auparavant pendant une demi-heure. Bande de chenapans ! ils ont la figure longue

comme si on leur avait coupé les oreilles ; pour ma part, je n'attends rien de bon de ces surnois-là.

Il achevait ces réflexions peu charitables quand la pipe lui arriva toute empreinte des traces laissées par les lèvres de ceux qui l'avaient précédé dans l'opération obligatoire. Sans s'inquiéter des murmures des Hurons qui le regardaient faire, il essuya le tuyau de la pipe du revers de sa manche et se mit à aspirer gravement la fumée du tabac qu'il devait consumer jusqu'à la dernière parcelle.

Quand le vieux guide eût fini, l'Aigle-Noir se leva et s'adressant à M. de Mantet :

— Mon frère est-il toujours dans l'intention d'attaquer Albany ?

— Plus que jamais, répondit celui auquel il s'adressait.

— Mais mon frère est-il sérieux quand il dit vouloir attaquer une ville populeuse comme celle-là avec un aussi petit nombre d'hommes ?

Ici, Thomas Fournier fit une grimace très-significative. M. de Mantet lança un regard de dédain à l'Aigle-Noir :

— Chef, lui dit-il, nous ne sommes pas venus jusqu'ici dans l'unique intention de chasser des lièvres et des perdrix, comme nous l'avons fait sur la route pour nous nourrir. Vous devez assez connaître les Français pour savoir qu'ils ne sont point hommes à reculer devant les obstacles, et qu'une fois leur détermination prise, ils vont droit au but sans s'inquiéter des dangers.

— Je sais que les visages pâles sont braves, reprit l'Indien, mais mes frères sont jeunes encore ; leurs cheveux n'ont point, comme les miens, blanchi dans le sentier de la guerre et.

— Ainsi, interrompit M. de Mantet dont le sang s'échauffait et qui voyait bien où le Huron voulait en venir, vous désapprouvez notre projet d'attaquer Albany, projet qui vous plaisait tant lors du départ ?

— Mon frère est jeune et son sang est bouillant ; s'il avait plus d'expérience, il ne s'impatienterait pas si vite.

Le commandant français se mordit les lèvres jusqu'au sang en recevant ce compliment peu flatteur devant ses officiers.

Pendant le silence qui suivit ces paroles, aucune émotion ne se trahissait sur les figures indiennes. Au contraire, les jeunes Canadiens commençaient à perdre patience.

Thomas Fournier, qui venait d'allumer sa pipe, se disait que ça commençait à mal tourner. Peut-être pensait-il aussi au départ qui avait eu lieu "un Vendredi."

Ce fut M. de Mantet qui reprit le colloque un instant interrompu.

— Vous vous repentez donc, dit-il, d'être venus avec nous ?

—Mes frères blancs savent, répondit le chef, que la nation huronne a toujours été l'alliée fidèle des visages pâles du Canada. Que mon frère ne croie donc point que c'est lâcheté ou trahison si nous trouvons téméraire d'aller attaquer la ville contre laquelle il veut nous conduire. Si nous désapprouvons aujourd'hui ce que nous trouvions bon il y a quelques jours encore, c'est que nous savons aujourd'hui des choses que nous ignorions alors. La fatigue diminue les forces, et l'ardeur s'en va quand vient la faiblesse. Or, mon frère a dû remarquer que les hommes de notre parti de guerre sont épuisés par la fatigue. Comment donc oser s'attaquer à plusieurs mille hommes avec un petit nombre de guerriers dont les membres sont épuisés par les privations de tout genre que nous avons éprouvées durant notre marche à travers les grands bois ?

M. de Mantet se contenait à peine.

— Vous nous abandonnez donc ? s'écria-t-il.

— Mon frère se trompe encore. Seulement, nous pensons qu'il vaut mieux nous contenter d'attaquer la bourgade dont nous apercevons d'ici les lumières. Nous l'envahirons cette nuit même si nos frères le désirent.

Un murmure désapprouvateur des Canadiens accueillit ces paroles. M. de Mantet le fit cesser d'un regard et demanda au chef de le laisser conférer un instant avec ses officiers ; ce à quoi l'Indien consentit aussitôt en grimaçant un sourire.

Les Canadiens, dont l'espérance de frapper un grand coup sur leurs ennemis venait de s'évanouir par la décision subite et inattendue de l'Aigle-Noir, étaient exaspérés. Dans le premier moment de leur excitation, ils voulaient rompre complètement avec les alliés et marcher seuls contre Albany.

Mais leur commandant, qui était plus maître de lui-même et par conséquent plus en état de juger sainement de l'état des choses, leur représenta qu'il valait mieux encore accepter l'offre des alliés que de tout perdre par trop de promptitude et d'audace.—Puisqu'il faut nous borner, disait-il, à attaquer un bourg au lieu d'une ville, nous compenserons cette différence par de plus sanglantes représailles. Les habitants de Corlar (c'est ainsi que les Français nommaient Schenectady) payeront doublement pour ceux d'Albany.

Après une assez vive discussion entre les Canadiens et les Hurons, on s'entendit enfin et les propositions de ces derniers furent acceptées bien qu'à regret.

Une heure après, la troupe se mettait en marche. La nuit était sombre, la neige tombait à gros flocons et le vent commençait à secouer les branches des arbres chargées de givre. Tout allait à

souhait pour favoriser une surprise nocturne, et chacun était assuré du succès.

Le lieu du campement redevint bientôt désert. Quelques cendres fumantes et quelques tisons à demi éteints, que le souffle de la bise ranimait par instants, témoignaient seuls que là venait de camper une troupe d'hommes.

CHAPITRE V

ÉVA.

Schenectady, ou Corlar, si l'on aime mieux lui conserver le nom par lequel le désignaient les Français, était un bourg situé à dix milles au nord-ouest d'Albany. Ses quatre-vingts maisons étaient renfermées dans une enceinte en forme de parallélogramme et percée de deux portes.

A l'heure où nous introduisons le lecteur dans la petite ville, les Canadiens et les Hurons venaient de laisser le campement où nous les avons vus en dernier lieu.

Il est passé neuf heures. La plupart des habitants, se livrant au sommeil, reposent paisiblement, bien loin de penser que l'ange de la mort plane en ce moment au-dessus d'eux et choisit les victimes qui doivent périr durant cette nuit terrible. Telle est leur confiance, ou plutôt leur imprudence, qu'il n'y a point de gardes aux portes de la place. Fatale imprévoyance que le plus grand nombre des habitants du lieu vont payer de leur sang !

A l'extrémité sud du bourg s'élevait alors une maison assez élégante et séparée de quelques centaines de pas des autres habitations.

Comme à cette heure, où tout semble dormir dans le bourg, une lumière se laisse voir à travers les volets mal fermés et que vous vous sentez peut-être quelque disposition à connaître les personnes qui habitent cette demeure isolée, entrons-y pour un moment, quitte ensuite à passer pour indiscret.

L'intérieur de la maison annonce tout d'abord l'élégance, le bien-être. Dans l'appartement éclairé d'où provient la lumière que nous venons d'apercevoir du dehors, se trouvent deux femmes, l'une au déclin, l'autre au début de la vie.

La première, que son costume peu recherché fait reconnaître pour la servante de l'autre, est assise auprès de la cheminée où

pétille un bon feu. Le tricot qu'elle tient n'a pas l'air d'avancer bien vite dans ses mains que l'âge a rendues tremblantes. Elle interrompt à chaque instant son ouvrage pour jeter un regard plein de bonté sur la jeune fille assise auprès d'elle.

Cette dernière, qui peut avoir dix-huit ans (âge où les rêves des jeunes filles ont souvent des moustaches), s'accoude sur une table.

Devant la jeune personne est ouvert un livre sur lequel ses yeux bleus errent avec distraction. Son visage plait, charme au premier coup d'œil ; on y remarque de suite un air de noble fierté, tempéré par une légère teinte de mélancolie. Quelques boucles de ses abondants cheveux blonds s'échappent furtivement de dessous un charmant petit bonnet qui a l'air de ne pouvoir se résoudre à cacher entièrement la luxuriante chevelure sur laquelle il a la faveur de reposer coquettement.

Des joues plutôt pâles que roses ; des lèvres vermeilles, encore vierges d'un baiser d'amour ; une peau velouté esous laquelle la vie doit circuler à flots limpides ; une taille qui pourrait tenir entre dix doigts et flexible comme la tige d'une fleur balancée par une légère brise de mai ; deux petites mains potelées qui feraient le désespoir du peintre ayant à les reproduire sur la toile : voilà pour l'ensemble des traits et des formes de notre nouvelle connaissance.

Cette jeune personne se nommait Eva Moririer. Ses parents étaient Français ; mais comme son père était calviniste, il avait été forcé de s'expatrier lors de la révocation de l'édit de Nantes, et était venu chercher en Amérique un asile qui lui assurerait la pratique de sa religion.

La mère d'Eva était catholique et avait décidé son mari à ce que leur fille fût élevée dans la religion maternelle. Ses parents étaient morts un peu plus d'un an avant le jour où nous l'introduisons au lecteur, laissant une honnête aisance à leur fille unique. Le coup fut violent pour la jeune orpheline, qui depuis vivait retirée avec la vieille Charlotte, sa servante.

Évidemment, le livre qui est ouvert devant les yeux d'Eva n'attire que médiocrement son attention. Elle a plutôt l'air d'écouter le bruit que fait la neige crépitant sur les vitres et celui du vent qui s'engouffre par rafales dans la cheminée de l'appartement où elle se trouve.

En effet, quoi de plus mélancolique que ces longues soirées d'hiver, quand les fenêtres de nos demeures s'agitent sous les efforts d'un vent violent qui siffle sur tous les tons, expire comme le râle d'un mourant qui se débat contre l'agonie et dont les soupirs plaintifs font penser aux gémissements de ces âmes en peine des vieilles légendes ?

—Mon Dieu ! que ces hurlements du vent me font mal ! s'écria tout-à-coup la jeune fille, qui frissonna malgré elle, comme une rafale de vent, plus violente que les autres, venait descendre en gémissant le long des parois intérieures de la cheminée.

La bonne vieille Charlotte, dont les propensions somnolentes étaient favorisées par le long silence qu'avait jusqu'alors gardé sa maîtresse, et dont la tête vénérable oscillait sur son cou amaigri, se redressa subitement à l'exclamation poussée par la jeune fille.

—Qu'avez-vous donc, Mademoiselle Eva ? lui demanda-t-elle d'un air inquiet.

—J'ai peur ! répondit celle-ci, dont les yeux se promenèrent avec inquiétude autour de la chambre. Je suis triste ce soir et j'éprouve je ne sais quel malaise ; il me semble qu'un malheur imprévu nous menace.

—Allons donc, allons donc, reprit la servante, ne vous laissez point impressionner ainsi. Vous avez sans doute lu, ce soir, quelque histoire de revenant qui, jointe à cette musique ennuyeuse que nous fait le vent, vous cause de vaines frayeurs. Allons, laissez-moi ce livre et couchez-vous promptement. Le sommeil va bientôt tout dissiper cela.

Eva se rendit à l'avis de sa ménagère et, quelques instants après, elle avait gagné son lit.

Mais son sommeil fut troublé par les rêves les plus bizarres et les plus fatigants. Des hommes à figures effroyables dansaient devant elle. Elle essayait de se dérober à leurs mains rougies de sang qui cherchaient à la saisir. Puis, ces spectres, se tenant tous par la main, commençaient autour d'elle une horrible danse ronde. Leurs rires de démons, leurs regards de feu, leurs mains sanglantes la poursuivaient partout où elle essayait de se réfugier.

Elle parvenait, dans son rêve, à ouvrir une fenêtre ; mais à peine se penchait-elle pour s'élançer au dehors, qu'un des hideux fantômes la saisissait par les cheveux et la rejetait au milieu de l'horrible cercle qui recommençait à tourner avec une vélocité diabolique.

Tout-à-coup elle fut réveillée en sursaut par une clameur immense qui s'éleva de la rue et domina le bruit de la tempête. Comme elle se jetait en bas de son lit, plusieurs éclairs, suivis d'autant de détonations, déchirèrent soudainement le sombre manteau de la nuit, tandis que la porte de la maison s'ébranlait sous de furieux coups de hache.

—Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! s'écria Eva, qui tomba évanouie dans les bras de sa vieille ménagère, accourue auprès de sa maîtresse.

CHAPITRE VI

OU CHARLES DUPUIS SE DESSINE.

Celui qui, le 8 février au soir, aurait été placé en observation et aurait jeté ses regards par-dessus les palissades qui entouraient Shenectady, aurait pu voir, même à travers les tourbillons de neige, une masse noire s'agiter, ramper et s'étendre autour du bourg endormi. Son oreille aurait saisi des rumeurs confuses, de vagues murmures que le vent emportait.

Cette masse qui s'agitait presque sans bruit et entourait la ville d'un cercle sinistre, c'étaient nos deux cents Canadiens et Sauvages. Ils s'étaient bientôt aperçu que les habitants n'avaient point mis de sentinelles aux portes pour veiller à la sûreté commune ; aussi cernaient-ils la place pour y entrer par les deux extrémités. Ces murmures entrecoupés étaient les ordres que les officiers de chaque détachement donnaient à leurs hommes.

Quand la troupe commandée par M. de Sainte-Hélène fût arrivée à la porte opposée à celle près de laquelle M. de Mantet s'était arrêté, M. de Sainte-Hélène poussa un cri assez prolongé. Ce signal, que toute personne inattentive eût confondu avec les sifflements du vent, fut entendu de M. de Mantet, qui pénétra aussitôt dans la place tandis que l'autre détachement exécutait de son côté la même manœuvre.

Celui des habitants du bourg auquel il aurait été donné de voir en ce moment les assaillants, aurait cru être le jouet d'un songe affreux

En effet, il devait être effrayant à voir ces hommes se glissant silencieusement dans les rues comme des fantômes et tout couverts de frimas. On aurait dit une légion d'esprits des ténèbres faisant une ronde nocturne.

L'ouragan qui redoublait de force et semblait par là favoriser singulièrement les Canadiens, couvrait le bruit de leurs pas et de leurs armes.

Quand le dernier homme du détachement de M. de Mantet eût dépassé la porte, celui-ci commanda la halte. Au même instant un cri, moins fort que le premier et plus rapproché, se fit entendre à l'autre bout de la place. C'était M. LeMoine de Sainte-Hélène aver-

tissant le commandant qu'il était entré dans la place sans rencontrer d'obstacles.

M. de Mantet eut à peine entendu ce second signal qu'un sourire étrange illumina ses traits.

— Amis, s'écria-t-il en se tournant vers ses compagnons, voici l'heure des représailles ! En avant ! tout est pour nous !

Il tira en l'air un coup de pistolet. Au bruit de la détonation, les Canadiens et les Sauvages des deux détachements poussent une horrible clameur qui s'élève au-dessus du bruit de l'ouragan. Puis, tous se ruent avec furie sur les demeures des habitants endormis.

Quand on a à raconter de pareilles scènes, on s'arrête et l'on frémit au souvenir du système atroce de guerre que l'on était forcément obligé de suivre alors. Quand on soulève le voile de la période de sang et de deuil qui enveloppa notre patrie à son berceau, quand la souvenance de tant de sang versé en représailles de part et d'autre passe lugubre devant les yeux, on se sent le cœur serré à la mémoire de ces temps orageux.

Laissons pour quelque temps le gros de l'expédition pour suivre une dizaine d'hommes qui se précipitent à pas de charge vers la maison habitée par Mlle Eva Moririer.

Charles Dupuis est à la tête de ce petit détachement. L'Aigle-Noir ainsi que Thomas Fournier, qui suit son maître comme s'il était son ombre, sont à ses côtés. Le vieux coureur des bois, qui fait d'énormes enjambées et jure comme un païen, n'a plus l'air de se souvenir d'être parti un Vendredi.

— Enfonce-moi cette porte, Thomas, s'écria Charles qui venait d'arriver en face de la maison isolée. Mais encore une fois, vous autres, respectez les femmes et les enfants, et réservez vos coups pour ceux que vous trouverez les armes à la main

Il avait à peine fini de parler que la hache de Thomas Fournier commençait son œuvre de destruction. Comme le brave homme y allait de bon cœur, sa besogne fut terminée en moins de temps que nous mettons à le dire ; et les verrous cédant sous ses coups redoublés, l'entrée fut bientôt libre. Alors, Charles Dupuis s'élança en avant, le pistolet au poing et le poignard entre les dents.

Mais il eut à peine fait quelques pas dans l'obscurité, qu'il reçut un coup violent sur la tête, et s'affaissa sur lui-même. Le vieux Thomas poussa un cri de rage en voyant tomber son jeune maître, rejoignit en deux bonds une forme noire qu'il avait vue s'agiter dans l'ombre, et saisissant son fusil par le canon, il lui administra un furieux coup de crosse. L'individu ainsi frappé roula sur le sol en poussant un profond gémissement.....

.....

Quand Charles Dupuis, qui n'était qu'étourdi, revint à lui, une lumière, que s'était procurée l'un de ses hommes, lui permit de reconnaître le lieu où il se trouvait et les êtres qui l'habitaient.

A deux pas de lui gisait, dans une mare de sang, la vieille servante d'Eva. Elle avait voulu défendre l'entrée de l'appartement de sa maîtresse, et, armée d'un gourdin, elle en avait frappé le jeune officier d'une main assez ferme, malgré son âge. Mais le coup de crosse que lui avait appliqué Thomas Fournier avait mis fin au dévouement et à la vie de la généreuse femme.

Charles Dupuis se remit tout aussitôt sur pied, et voyant l'Aigle-Noir occupé dans un coin à garrotter une femme, il s'approcha. Quand ses regards tombèrent sur Eva, il resta stupéfait. La pâleur répandue sur le visage de la jeune femme, la frayeur à laquelle elle était en proie, ne servaient qu'à la rendre plus belle. Les boucles soyeuses de sa chevelure en désordre inondaient ses blanches épaules et les voilaient à demi.

Le jeune officier fut tiré de sa muette contemplation par ces paroles de l'Aigle-Noir :

— La vierge pâle sera un bel ornement pour le wigwam du chef ; elle sera sa femme.

— Arrière, brute ! s'écria Charles, qui arma l'un de ses pistolets et ajusta l'Indien. Je te tue comme un chien, si tu ne laisses cette jeune fille et ne t'éloignes promptement d'ici.

— Quels droits mon frère a-t-il sur la vierge pâle qui est ma prisonnière ? demanda le sauvage.

— Je n'ai point de compte à te rendre, répliqua Charles, qui appuya le canon de son arme sur la poitrine du chef. Mais celui-ci, prompt comme l'éclair, releva le pistolet de sa main gauche, tandis que sa droite tirait de sa ceinture un couteau à scalper. Il allait en frapper celui qui venait si subitement déranger ses plans, quand il fut rudement saisi par derrière, pirouetta sur lui-même et alla tomber au fond de la chambre.

Quand il se releva, son bras droit pendait inerte à son côté. Thomas Fournier le lui avait presque disloqué d'un tour de main. Se voyant vaincu, le Huron s'éloigna en grommelant des menaces, et s'élança dans la rue en jetant un regard haineux aux deux Canadiens.

Cependant, Charles s'était agenouillé auprès de la jeune fille qui s'était évanouie — après avoir eu soin cependant de donner un regard de gratitude à son généreux protecteur — et dénouait les liens qui serraient à les broyer les frêles poignets de la jeune personne.

Voyant ses autres compagnons occupés au pillage de la maison,

le jeune homme se débarrassa de sa lourde capote, en enveloppa sa jolie captive, et, saisissant ce léger fardeau dans ses bras, il s'élança au dehors en faisant signe à Thomas Fournier de le suivre.

A peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent un officier canadien, M. de Montigny, qui venait d'être blessé grièvement et que deux hommes soutenaient.

Charles l'ayant reconnu s'approcha :

— Comment ! avez-vous donc été blessé ? demanda-t-il à son ami.

Celui-ci allait répondre quand la douleur que lui causait sa blessure le fit s'évanouir.

— Entrons-le ici, dit l'un des hommes qui le portaient, en désignant la maison la plus proche. Si les gens qui demeurent ici se montrent raisonnables, ils n'auront point à s'en repentir. Vieux Thomas, dit-il à notre ex-matelot, fais-moi donc le plaisir d'enfoncer cette porte ; car, si nous attendons qu'elle nous soit ouverte, notre officier a le temps de descendre sa garde.

Trois coups de hache firent l'affaire, et le blessé fut entré dans la maison. Charles Dupuis suivait avec Eva, et Thomas Fournier fermait la marche.

— Il fait noir ici comme dans l'antre du diable, s'écria Thomas qui se mit à battre le briquet. S'étant procuré de la lumière, il aperçut une femme âgée et ses six filles blotties dans un coin et plutôt mortes que vives.

— Allons, allons, mes belles, leur dit-il, il ne vous sera fait aucun mal, si vous nous aidez à soigner cet officier blessé et à ranimer cette demoiselle qui a, ma foi, eu plus de raisons que vous d'avoir peur ! Allons, dépêchez-vous, que diable, où je vous jette par la fenêtre !

Les pauvres femmes, dont la peur paralysait les mouvements, se mirent en frais de lui obéir.

— Thomas, dit alors Charles à son serviteur, je te confie la garde de cette malheureuse enfant. Aies-en soin comme de la prunelle de tes yeux. S'il lui arrive la moindre chose, sur mon âme, tu en répondras. Moi, je m'en vais chercher ma part du combat ; car, à en juger par le vacarme qui se fait non loin d'ici, nos amis ont en ce moment une rude besogne.

Il partit en courant.

La lueur de l'incendie qui dévorait déjà plusieurs maisons, le bruit des armes et les cris des combattants, lui apprirent bientôt où l'on se battait, et il s'élança dans la direction d'où provenait le tumulte.

J. E. E. MARMETTE.

(A continuer.)

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours, par l'abbé A. J. Maurault, Imprimé à l'atelier typographique de la *Gazette de Sorel*, à Sorel, Bas-Canada. 1866—630 pages. Prix : \$1.50. A vendre chez tous les libraires.

Ce livre, dit l'auteur, est l'histoire d'une tribu sauvage qui aujourd'hui compte à peine 350 âmes en Canada. Descendants d'une nation qui pendant cent cinquante ans a rempli un rôle très-considérable dans les guerres de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre, et s'est toujours constamment montrée l'alliée fidèle et infatigable des français, ces restes d'une grande peuplade méritaient de voir les services de leurs ancêtres retracés dans un ouvrage spécial.

Nos historiens ne rendent guère aux héroïques Abénakis le tribut de gloire et de reconnaissance qui leur est dû ; ils paraissent oublier que si cette nation, autrefois nombreuse et puissante, se trouve maintenant réduite à quelques familles, c'est que pendant près de quatre vingts ans elle a mis au service de la cause catholique et française dans l'Amérique du Nord, le plus pur de son sang et les plus beaux coups de sa vaillance. M. l'abbé Maurault, qui a été, vingt-cinq ans, le pasteur des derniers rejetons de cette tribu, s'est ému de cet oubli. Il leur a consacré le livre que nous avons sous les yeux.

Écrit sans prétentions, cet ouvrage n'aborde aucune des questions de haute philosophie chrétienne contenues dans l'histoire des nations sauvages de l'Amérique du Nord : " quand, dit l'auteur, la tombe sera fermée sur le dernier des Abénakis, on lira avec intérêt l'histoire de cette antique tribu qui, pendant si longtemps, unit ses armes à celles des Français, pour combattre un ennemi commun. Et quand le temps, qui détruit tout, aura effacé en Canada la dernière trace du dernier de ces sauvages, les Canadiens aimeront encore à relire les anciennes traditions et les intéressantes légendes de ces amis de leurs ancêtres." C'est ce caractère légendaire qui rend si attrayante la lecture de l'ouvrage de M. l'abbé Maurault.

Le style est simple, naturel, clair ; les détails abondent, quoique les sources varient peu ; l'ordonnance de l'ouvrage est faite avec soin, et le lecteur en suit toutes les divisions avec facilité et sans confusion. Par sa manière, par le choix de sa narration, par la multiplicité des faits particuliers, par son goût des légendes, ce côté si vrai et si populaire de l'histoire, M. l'abbé Maurault appartient à la même classe d'historiens que les abbés Faillon et Ferland ; il est moins mystique que le premier, n'a peut-être pas la phrase ni la philosophie du second, mais il est évidemment de la même école.

L'histoire des Abénakis est un beau livre qui a sa place dans toutes les bibliothèques canadiennes ; il est encore mieux que cela, il est un monument national élevé à la gloire de nos anciens alliés, et ses 600 pages prouvent une fois de plus que la vraie civilisation des sauvages n'a été comprise et amenée que par la doctrine et les enseignements catholiques.

JOSEPH ROYAL.

Nouveau Traité de Géométrie et de Trigonométrie Rectiligne et Sphérique, suivie du toisé des surfaces solides, accompagné de tables de logarithmes des nombres et sinus etc., naturels et logarithmiques et d'autres tables utiles.—Ouvrage théorique et pratique, illustré de plus de 600 vignettes, avec un grand nombre d'exemples et de problèmes, à l'usage des Arpenteurs, Architectes, Ingénieurs, Professeurs et élèves, etc.. par Chs. Baillargé ; in-8°, 800 pages. Québec : C. Darveau, Imprimeur-Éditeur, 1866.

Cet ouvrage, le plus considérable de ce genre qui ait encore vu le jour en Canada, est appelé, croyons-nous, à jouir d'un grand succès. A la fois théorique et pratique, l'ouvrage de M. Baillargé s'adresse à une classe nombreuse qui saura en apprécier toute la clarté et toute la simplicité de la disposition.

Le but de l'auteur a été de rendre plus facile l'étude d'une partie des sciences mathématiques et d'éliminer des ouvrages suivis dans les écoles une foule de propositions qui en rendent les abords si ingrats et si arides. C'est ainsi qu'il a réduit de plus de moitié les deux cent et quelques propositions des six premiers livres d'Euclide ; en outre, il a entièrement séparé le cinquième livre dont il a mis les théorèmes les plus importants au nombre des principes ou axiomes. C'est une voie nouvelle que M. Baillargé cherche à frayer à l'étude de cette science ; nous espérons pour lui le succès qu'un tel travail ne saurait manquer de lui assurer.

J.—R.

Transactions of Literary and Historical Society of Quebec—Session of 1865-6. New Series. Part 4. Québec : Printed at the Gazette Office.

Cette brochure contient la publication de huit conférences ou lectures prononcées devant la Société par chacun des messieurs suivants :—Révérend James Douglas, vice président, discours d'ouverture ;—Dr William Anderson, sur le système carbonifère de l'Amérique Britannique du Nord, etc. ;—J. M. Lemoine, vice-président, sur l'histoire de la littérature ;—John W. Cock, sur l'Histoire du Canada ;—Hector Fabre, vice-président, sur la Littérature Canadienne ;—F. G. W Austin, sur quelques poissons du St. Laurent ;—J. M. Lemoine, sur la mesure des têtes dans les recherches ethnologiques.

Plusieurs de ces conférences sont remarquables à plus d'un titre, entr'autres celles de nos collaborateurs, MM. Lemoine et Fabre. Chacun sait que M. Lemoine est un amant passionné des lettres et des sciences, et qu'il les cultive avec un égal succès dans les langues de Racine et de Goldsmith.

J.—R.

Observations sur la Brochure de MM. les Abbés Laverdière et Casgrain, relativement à la découverte du tombeau de Champlain, par Stanislas Drapeau.—Québec, 1866.—Brochure de 28 pages.

Il nous manque, pour apprécier les réclamations de M. Drapeau, la brochure même qui fait l'objet de ses critiques. Jusqu'à plus ample informé, il nous semble qu'à la place de MM. Laverdière et Casgrain, nous nous serions facilement rendus au désir de M. Drapeau. Ce dernier découvreur demande si peu, et les deux savants et spirituels abbés sont si riches !

J.—R.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Les événements politiques font relâche ; naturellement, nous ne nous en plaignons pas, car nous aimons là dessus à avoir nos coudées franches, à dire sans détours ce que nous en pensons, et comme cela déplaît à quelques esprits chagrins qui ne peuvent souffrir que l'on ait es matières d'autres opinions que les leurs, nous sommes toujours enchanté quand nous avons comme aujourd'hui à causer d'autre chose. Cela ne nous empêche pas de dire, cependant, que la presse politique est un peu bien chatouilleuse sur ce point. Avisez-vous, par exemple, de sortir de la foule, ne fût-ce que pour apporter un tout petit fagot au foyer de la littérature indigène, si vous avez le malheur de passer auprès de certaines gens sans leur faire la révérence, vous pouvez être sûr qu'on essaiera de vous barrer le passage. Un peu plus de tolérance et de savoir-vivre ne ferait perdre à ces messieurs aucun de leurs adhérens. C'est caresser une chimère que de s'imaginer qu'il est possible de passer en revue les événements du jour, sans leur donner dans une certaine mesure la nuance de ses opinions. Si vous voulez que nous vous disions quelque chose qui en vaille la peine, de grâce, laissez nous le dire à notre manière.

* *
*

Québec se remet petit à petit de l'immense calamité dans laquelle l'a plongée l'incendie du mois d'octobre dernier. La charité apporte encore tous les jours de nouvelles consolations aux malheureuses victimes, et jusqu'ici l'on dirait que l'hiver a voulu adoucir ses rigueurs par compassion pour cette grande infortune. Un événement qui a opéré une heureuse diversion dans les préoccupations des habitants de l'ancienne capitale, a été la découverte du tombeau de Champlain. Après de longues et patientes recherches, MM. les abbés Laverdière et Casgrain sont parvenus à se convaincre que les restes mortels de l'illustre fondateur de Québec avaient été déposés dans

un caveau dont on a retrouvé les vestiges à l'entrée de la rue qui porte son nom. Grande a été la joie avec laquelle la population québécoise a accueilli cette découverte; chacun voulait y avoir contribué, et tous semblaient comprendre qu'en retrouvant la dernière empreinte laissée par le père de la Nouvelle-France dans le berceau de la colonie, ils avaient retrouvé leur ancêtre le plus glorieux.

Les bons mouvements, les pensées généreuses s'enchaînent quelquefois avec un merveilleux à-propos. Au moment où nous retrouvions le tombeau de Champlain, on s'occupait en France de retrouver le lieu de sa naissance et d'y ériger un monument en son honneur. Nous reproduisons, pour la bien conserver, la lettre suivante que M. Omer Charlet, membre du Conseil Général de la Charente-Inférieure, vient d'adresser à ce sujet aux journaux de La Rochelle :

“ Nos compatriotes du département aussi bien que les colons du Canada français, apprendront avec un vif intérêt la communication que je viens de recevoir de M. le ministre de la marine.

“ Son Excellence, qui sait mieux que personne combien notre pays a droit d'être fier de Samuel Champlain, va faire rechercher la maison de Brouage où il naquit, et ce n'est qu'au cas où cette maison ne serait pas retrouvée qu'on mettrait, au point le plus en vue des voyageurs, une inscription commémorative de la naissance et des services de l'illustre fondateur de Québec.

“ Comme toutes les maisons de Brouage que nous connaissons ont été construites en raison du plan singulier donné en 1550 par le seigneur de Pons, plan que n'a point sensiblement changé le cardinal de Richelieu, il est très-possible que la maison de Champlain, né en 1567, existe encore, ou que, tout au moins, on en retrouve les ruines.

“ Il y aurait un point important à établir : c'est la date de la naissance de Champlain.

“ Les archives de la préfecture de La Rochelle sont muettes à ce sujet. Mais tous les registres de Brouage ayant été transportés à Marennes, il est très-présumable qu'on pourrait, en s'adressant à l'obligeance des magistrats du parquet, trouver dans ces registres cette date qui, si je ne me trompe, nous mettrait, en 1867, en face du trois centième anniversaire de la naissance de Champlain.

“ Placer une inscription, poser la première pierre d'un monument ne sont choses ni longues ni difficiles. Nous pourrions donc, avec un juste orgueil, dire aux Canadiens-français qui viendront nous visiter au printemps : “ Vous avez le tombeau de Champlain, nous avons son berceau.”

“ Cet hommage rendu à Champlain serait un trait d'union ineffaçable entre les enfants d'une même patrie séparés par les traités.”

Faisons des vœux pour que la législature de notre pays suive le bel exemple que le gouvernement français s'appête à nous donner.

Le tombeau de Champlain n'appartient pas seulement à la ville de Québec, il appartient aussi au vaste pays qui fut autrefois la Nouvelle-France, et c'est à lui d'y placer un monument qui puisse se voir de loin, et qui soit digne du grand homme et de la grande idée dont il a été l'habile et vaillant instrument.

* *
* *

Dans ces temps où les affaires et les soins de la fortune individuelle absorbent si complètement les aspirations de chacun, il fait bon de rencontrer

parfois un groupe d'hommes sincèrement épris de tout ce qui peut faire la gloire de leur pays, dévoués à ses nobles traditions, toujours prêts à sacrifier leurs veilles et leurs loisirs, à l'éclaircissement d'un point douteux de son histoire, à la pieuse recherche des monuments et des ruines qui en sont comme la vérification. MM. Casgrain et Laverdière sont de ces gens-là, et nous sommes heureux de voir que leurs recherches sur le tombeau de Champlain aient été couronnées d'un succès aussi éclatant. Notre suffrage et celui de nos pareils était assuré d'avance à leur louable tentative, quel qu'en eût été le résultat; mais celui des indifférents, celui de la multitude, ils l'ont emporté d'assaut en prouvant qu'après tout, cela peut servir à quelque chose d'étudier l'histoire et ses dépendances, et qu'on y rencontre parfois des satisfactions incontestables.

C'est peut-être ici le moment de consigner sur le vieux Québec une réflexion dont on nous saura gré de lui faire part. Il a su conserver admirablement sa physionomie historique et monumentale. Que d'autres déplorent les sinuosités et l'étroitesse de ses rues; pour nous, c'est avec un plaisir toujours nouveau que nous les parcourons telles que tracées par ses habitants d'autrefois et telles qu'entretenues par sa municipalité d'aujourd'hui. Les noms des places publiques, des rues sont peu de chose en apparence, et pourtant que de souvenirs ils éveillent, que de bonnes pensées ils peuvent inspirer quand ils sont bien choisis! Tout le vieux Québec est parsemé des noms les plus chers au Canada français; on n'y peut faire un pas sans se sentir chez soi, sans s'apercevoir que le sol que l'on foule est resté ce qu'il était il y a plus d'un siècle.

Et dire qu'il y a des gens qui préfèrent les noms nouveaux aux noms historiques; qui aiment mieux, par exemple, donner leur nom, celui de leur voisin, ou celui des gens avec qui ils font affaires, au village qu'ils fondent, à la rangée de maisons qu'ils bâtissent, à la rue qui leur appartient, à la station de chemin de fer qu'ils fréquentent! C'est ainsi que petit à petit on en arrivera, si l'on n'y prend garde, à rendre notre pays étranger et méconnaissable aux gens qui ne se trouvent pas activement mêlés au tourbillon qui nous emporte vers le progrès. A tous ces amateurs de la nouveauté nous n'avons qu'un mot à dire: visitez le vieux Québec avant qu'il ne brûle tout à fait, voyez les beaux noms qui ornent ses rues et ses environs, et si vous ne revenez pas guéris de votre manie, mettez-vous au nombre des incurables.

A défaut d'événements politiques, nous avons pour commencer l'année les événements littéraires. La faculté des arts de l'Université Laval vient d'ouvrir un concours de poésie française. Les prix offerts aux concurrents consistent en trois médailles dont la première est en or, la seconde en argent et la troisième en bronze. Le sujet à traiter est la découverte du Canada.

Nous applaudissons de tout cœur à ce noble encouragement offert à la littérature indigène, et nous sommes persuadés que bon nombre de concurrents répondront à ce généreux appel. En dépit d'un climat désastreux, et en dépit de l'indifférence générale, la poésie a réussi à s'implanter parmi nous, et, qui plus est, à s'y faire remarquer. Cependant, aucun de nos poètes n'a eu jusqu'ici les moyens de se bâtir au Parnasse; on n'y fait généralement que de courtes excursions de plaisir, et encore on ne s'en vante pas

toujours. Tant que la poésie s'exercera dans les conditions ingrates qui lui sont faites par l'indifférence publique, on ne peut guère s'attendre à avoir des poètes de profession. Bien des gens en prennent gaiement leur parti, et pensent que le pays ne s'en porte pas plus mal.

Mais si l'Université veut tout de bon doter le Canada du luxe de la poésie, nous croyons qu'il aurait mieux valu offrir des bourses que des médailles aux heureux concurrents : ceci soit dit sans arrière-pensée ; car nous n'avons pas la moindre intention de coucourir, pour la bonne raison que nous ne sommes point dans le commerce des muses. Un prix en argent aurait cela de préférable qu'il leur adoucirait pour un temps les rigueurs de la vie réelle, tandis qu'une médaille ne ferait que les compromettre aux yeux des gens sérieux : l'argent se dépense et la médaille reste.

S. LESAGE.

— Un mot au nom de la direction de la *Revue* :

Avec cette livraison, la *Revue Canadienne* commence sa quatrième année d'existence. Nous sommes heureux de le dire, loin de sentir sa vitalité s'affaiblir, elle la voit, au contraire, se fortifier tous les jours, grâce à la coopération croissante des amis des lettres canadiennes, et grâce à la constante sympathie de ses abonnés et du public. Ce succès prolongé nous confirme de plus en plus dans la conviction que la *Revue* répond à un besoin réel de notre état de société. Pour donner un gage de reconnaissance à ceux qui nous ont soutenus jusqu'ici, et pour stimuler autant qu'il est en nous le succès de notre publication, l'éditeur a cru devoir y ajouter un supplément de seize pages par livraison, ce qui constitue une augmentation d'un cinquième, soit cent quatre-vingt-douze pages par année, et cela, sans élever le prix de l'abonnement.

Quant à la direction de la *Revue*, nous devons dire que MM. Bourassa et D. H. Senécal ont cessé d'en faire partie ; mais nous sommes heureux d'ajouter que leur collaboration nous reste assurée. Le Bureau des Directeurs, pour l'année courante, se compose de MM. E. Lef. de Bellefeuille, président ; Joseph Royal, gérant ; J. A. N. Provencher, assistant-gérant, S. Lesage, Hector Fabre, Dr. Desrosiers, P. Letondal et E. Gérin.